PLUME DE NATURALISTES

Moments nature



© Michel Barataud

Une rubrique du recueil annuel **numéro 10**

déc. 2026

...
D'autres m'ont reproché mon langage, qui n'a pas la solennité, disons-mieux, la sécheresse académique. Ils craignent qu'une page qui se lit sans fatigue ne soit pas toujours l'expression de la vérité. Si je les en croyais, on est profond qu'à la condition d'être obscur.
Venez ici, tous tant que vous êtes, vous les porte-aiguillon et vous les cuirassés d'élytres, prenez ma défense et témoignez en ma faveur. Dites en quelle intimité je vis avec vous, avec quelle patience je vous observe, avec quel scrupule j'enregistre vos actes. Votre témoignage est unanime : oui, mes pages non hérissées de formule creuses, de savantasses élucubrations, sont l'exact narré des faits observés, rien de plus, rien de moins ; et qui voudra vous interroger à son tour obtiendra mêmes réponses.

Jean-Henri Fabre. 1921.
Souvenirs entomologiques. Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes.
Tome 2, page 3.
Librairie Delagrave, Paris.



J.-H. Fabre à sa table de travail.

SOMMAIRE

Le Loup
par Robert HAINARD p. 427

Bourrasques de pinsons
par Michel BARATAUD p. 439

Réfugiées rustiques
par Michel BARATAUD p. 449

De ce côté de la négligence.
Préserver le Pic à dos blanc d'un sauvetage d'urgence
par Adrien BRUN p. 477

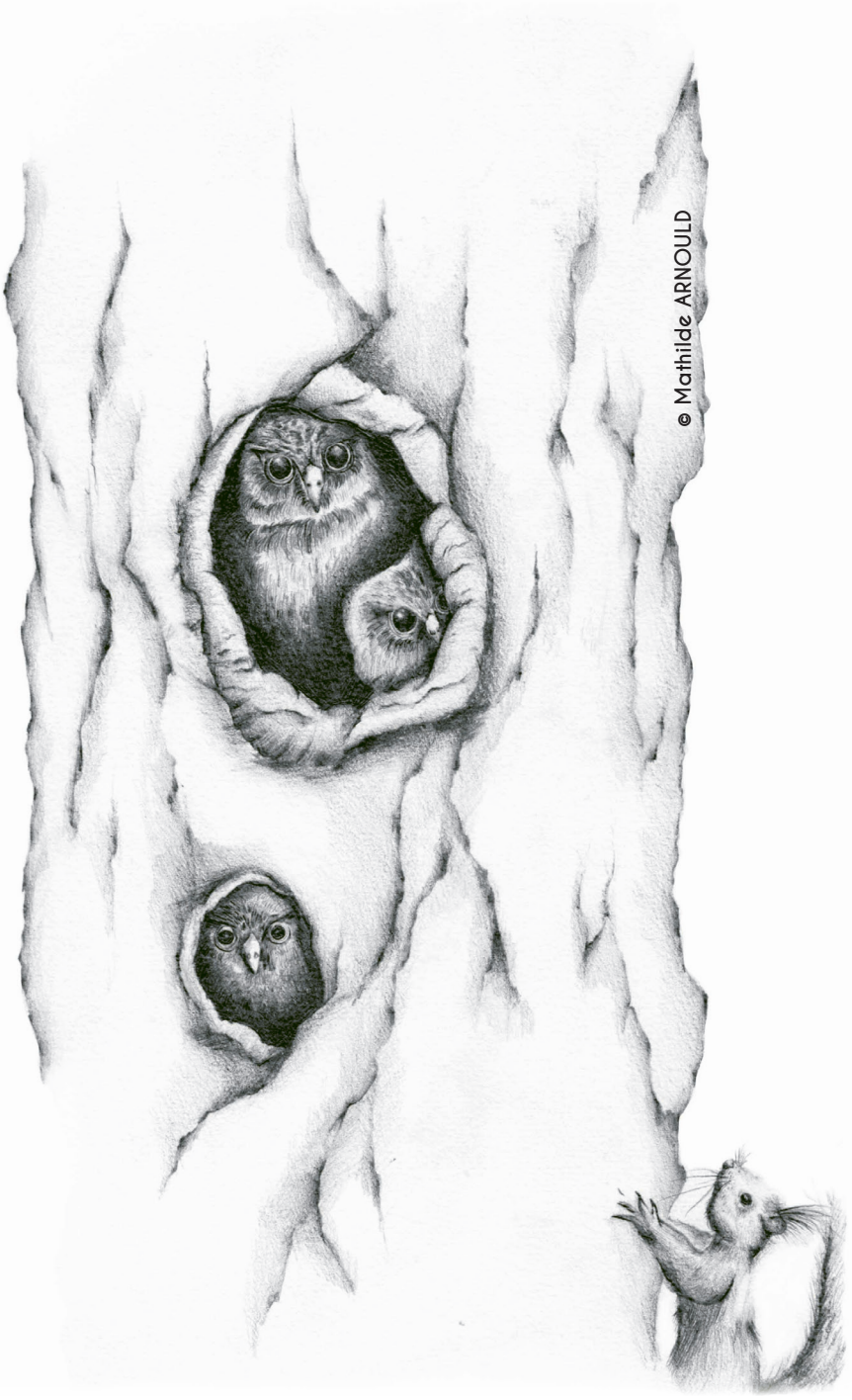
Turbulents des ténèbres
par Gilbert LACASSIN p. 481

Les palombes préfèrent les rondes
par Jacques PERINO p. 488

Prendre l'ombre pour la proie
par Jacques PERINO p. 491

Loup partagé
par Marie CANUT p. 493





© Mathilde ARNOULD

Graphisme : © Philippe GRIMONPREZ

Le Loup

extrait de la monographie du livre "Mammifères sauvages d'Europe"

Robert HAINARD

Robert Hainard (1906 - 1999), est un naturaliste, peintre, sculpteur, graveur sur bois, écrivain et philosophe qui a marqué le XX^e siècle. Son oeuvre est immense et sa pensée toujours vibrante de justesse quelle que soit l'époque.

La revue Plume de naturalistes, avec la complicité amicale de la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/) et de Marie Pflug Hainard, a créé cette rubrique "Moments nature" sous le parrainage prestigieux de Robert Hainard (voir Moments nature 2021), et un numéro hors-série en janvier 2025.



© Fondation Hainard, Bernex CH

Loup mâle. **Robert Hainard.**
Dessin extrait de "Mammifères sauvages d'Europe" (2003) ; Fig 30.
© Fondation Hainard, Bernex CH.

Au moment de mettre sous presse[1], je peux encore apporter une note personnelle toute fraîche sur le loup, grâce à la sollicitude vraiment magnifique de l'administration forestière de Slovaquie, à l'hospitalité de M. le forestier Karol Benovsky, à Ulic (extrême est du pays, à 3 km de la frontière russe et près de la frontière polonaise), à M. le forestier Michal Turan, qui prépara pour moi deux postes d'affûts avants, deux estrades surélevées doublées de deux fortins enterrés, et sacrifia comme appât sept chevaux (incroyable générosité slave !) tandis que chacun respectait les loups afin que je puisse les voir.

Quelques malchances me firent arriver deux jours après la pleine lune, perdant ainsi deux belles nuits claires. A l'arrivée, les nouvelles étaient excitantes : les loups venaient, et les bûcherons travaillant sur l'autre versant du ravin où se trouvait un des appâts, en avaient vu un en plein jour, la veille, chassant deux oiseaux {deux grands corbeaux que je vis souvent ?) posés sur la carcasse. Je guettai trois nuits sans voir autre chose que des renards ou

1 1ère édition, 1948.

des chiens, quelques lièvres. Le troisième soir pourtant, avant le lever de la lune, une bête passa que je ne pus distinguer, puis j'entendis des craquements répétés dans le bois. Le lendemain, j'allai dans cette direction et trouvai une jambe de cheval et des traces de loup. Le temps était superbe, les nuits assez froides (les arbres craquaient sous le gel, ce qui indique une température inférieure à -12°), mais le jour, la neige fondait rapidement. La quatrième nuit, je me rendis à l'autre poste, dans un ravin où la neige était restée. Je désespérais bien un peu lorsque, vers 4 h, le pas d'un gros animal se fit entendre au flanc de la colline boisée de hêtres, c'était un cerf dix-cors. Très tranquille, il passa sous mon poste, s'arrêtant longuement, puis s'en alla un peu plus loin. Tout à coup, devant lui, dans le rond des jumelles, j'aperçus une autre bête, un chien à queue tombante, à fort avant-train, à oreilles courtes : le loup. Il fit quelques pas vers le cerf, qui hocha la tête, vaguement menaçant. Le loup fila. Je ne l'avais pas entendu venir, bien qu'un lièvre ait fait, un peu avant, beaucoup de bruit sur la neige gelée. D'après sa trace, très emmêlée avec des traces anciennes, il semblait avoir suivi le cerf. Telle fut ma première vision du loup, aperçu presque paisible, des rapports de deux espèces dans la nature, sous la lumière indécise d'un dernier quartier de lune.



© Fondation Hainard, Bernex CH

Cerf et loup. **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 166 ; 15 x 20 cm ; Ulic Krivé, Slovaquie, 1er mars 1948 ; impression achevée le 10 avril 1948. © Fondation Hainard, Bernex CH.

Le soir de ce 1er mars, à peine arrivé, j'entendis dans la colline, à moins de 100 m sans doute, la voix du loup. On l'a comparée à celle d'un chien qui hurle à la lune. Mais elle est plus grave, musicale, plaintive et inquiétante. Il répéta son hurlement assez longtemps, forçant parfois la voix et faisant monter la note. Vers le matin, il passa, emportant un débris de cheval (os, entrailles ?) pour aller le manger dans le bois, extraordinairement furtif et faisant à peine craquer la neige. Il revint par derrière moi, disparut de nouveau en avant, revint encore par derrière pour tourner longuement autour du cheval frais, s'arrêter le cou tendu vers lui, les jambes fléchies, la queue ramenée en avant, sans oser le toucher. Enfin, il disparut, faisant craquer une grosse branche.

On a peine à croire qu'un animal aussi circonspect et prudent puisse attaquer un homme. Cependant, j'ai entendu ici trois récits d'attaques par des loups : l'un d'eux, dont la patte de derrière était abîmée, probablement par une mine, affamé sans doute à cause de son infirmité, attaqua un forestier mais manqua son saut, n'atteignit que le bras et fut tué à coups de hache. Un autre loup attaqua un homme sur un chemin de la forêt, et fût tué par un forestier qui se trouvait là. Le prêtre de la paroisse d'Ulic, en voiture à deux chevaux, fut attaqué par trois loups. Il dételа, en pleine course, un cheval que les loups poursuivirent et qui regagna l'écurie où il le retrouva. Mais on ne parle pas, depuis longtemps, de victimes humaines des loups, bien qu'ils fassent des dégâts dans le bétail. Ils ne sont pas rares. En janvier de cette année, on en a signalé 15 et 17 ensemble. Par les grands froids, ils viennent jusqu'aux villages.



Couple de loups marchant. **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 264 ; 31 x 40 cm ; Stalje, Slovénie, 8 septembre 1955 ; impression achevée le 30 avril 1956.
© Fondation Hainard, Bernex CH.

Il se pourrait que le caractère du loup soit assez complexe, car j'en eus encore un aperçu tout différent. Le 5 mars, j'avais guetté le matin au premier poste, puis on m'avait conduit au second. Il était assez éloigné et on m'y conduisit en voiture (j'eus préféré un vélo, tant pour causer moins de dérangement que pour être plus indépendant). J'arrivai donc vers 11 h., et demandait qu'on vienne m'attendre à l'entrée du ravin à 18 h. 15. Des paysans, puis un forestier qui passèrent me dirent que le loup avait été vu vers 9 h. A 17 h. 45, je vois, non sans contrariété, la voiture s'avançant vers moi. Je fourre mon matériel à dessin dans mon sac lorsque, jetant un coup d'œil vers l'appât, j'aperçois avec stupéfaction le loup au milieu du petit pré. Splendide, gris assez clair, d'extraordinaires yeux d'or obliques, il considérait la voiture, arrivée au pied de mon poste.

Le cocher avait avec lui son petit garçon, de 5 ans peut-être, et l'œil émerveillé de l'enfant, son père, mi-penché vers lui, mi-tourné vers le loup qu'il lui montrait, ce spectacle saisi d'un coup d'œil, me consola un peu du gâchage d'une des plus belles chances de ma vie. A regret, le loup s'éloigna encore deux fois. Je priai le cocher de retourner m'attendre plus loin, mais vingt minutes après, il faisait nuit et le loup n'était pas revenu. Il mangea du cheval cette nuit, mais pas la nuit suivante. Je guettai encore deux pleines journées à ce poste, une matinée à l'autre, mais la chance magnifique ne se représenta pas.
Le 6, un loup fut vu à l'autre poste, à 10 h., pendant vingt minutes. Durant les dix jours que je passai à Ulic, des loups furent vus trois fois, de jour, par diverses personnes du village. Je ne peux donc pas me plaindre de ma part de chance. Et en y réfléchissant bien, je me demande si la



Loup. **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 165 ; 28 x 36 cm ; Ulic Krivé, Slovaquie, 5 mars 1948 ; impression achevée le 1er avril 1948. © Fondation Hainard, Bernex CH.

rencontre du loup et de la voiture fut bien une fâcheuse coïncidence. Il devait l'entendre venir et aurait pu fuir bien avant. N'était-il pas caché non loin, attendant la nuit, et n'était-il pas venu voir la voiture, et ses deux chevaux, qu'il suivait peut-être, caché dans le lit du ruisseau ? Car il la regardait avec une certaine effronterie. Le loup est une étrange bête, qui semble toujours sortir de terre, et c'est peut-être ce qu'il a de plus inquiétant.

En quittant ce pays si primitif et si attachant, avec ses habitants vêtus de grosse laine de mouton blonde, leurs chants et leurs danses si simples et émouvants, leurs petites maisons de terre crue ou de madriers, enduites de blanc ou de bleu sous le chaume noir et pointu, leurs petits enclos à la palissade hérissée, leurs puits dont la perche se balance dans un haut tronc fourchu ; en regagnant mon pays si luxueux, je pensais, ébloui par la beauté de la bête, par la poésie sauvage qu'elle donne au pays : quel luxe plus fastueux que la vision des loups en pleine nature ?

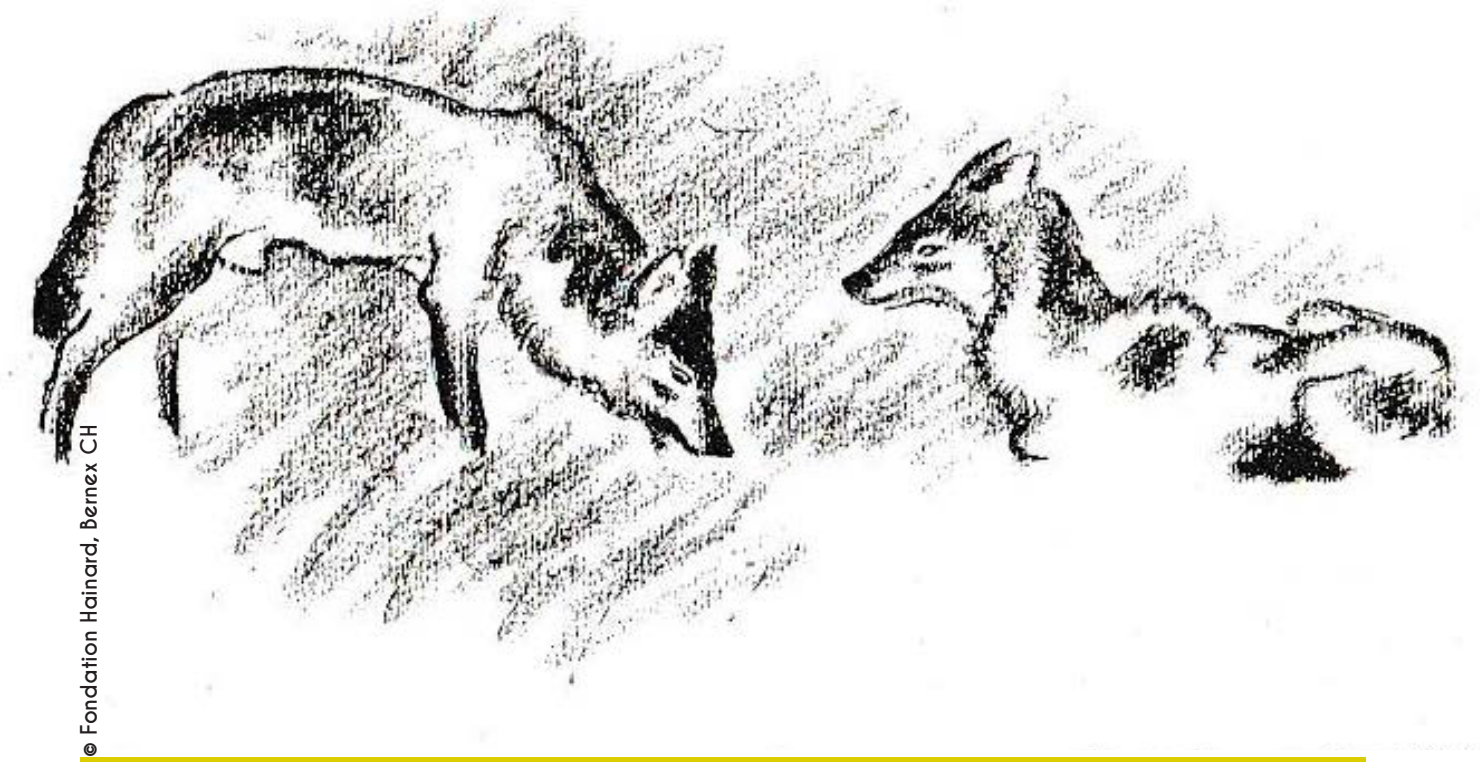
Tout le mois de janvier 1954 et la moitié de février, j'ai cherché à voir les loups dans le parc national des lacs de Plitvice (Croatie) grâce à la bienveillance et à l'hospitalité du directeur, l'ingénieur Tomislav Spalj. Par malchance, ce fut un hiver très doux, sauf quelques jours. Mais les deux endroits où avaient été aménagés des Hochsitz étaient dans des creux où la neige ne fondit pas. Chaque jour, je parcourais 15 à 30 km à travers la forêt. Pendant les périodes de lune, je guettais près des appâts (le plus utilisé était à 8 km). Je rencontrai la trace de deux loups dont un très gros le 11 janvier. Le 20 (il était tombé la veille 10 cm de neige), les traces de six loups, du carrefour près de l'appât à 8 km sui-



Chez la Medova baba. **Robert Hainard.** Aquarelle ; Ulickrive, Slovaquie ; 3 mars 1948.
© Fondation Hainard, Bernex CH.

vant la route jusqu'au village. Le pas du plus gros mesurait 60 à 64 cm. Etant parti avant le jour et la neige ayant fondu à mon retour, je ne puis dire s'il s'agissait bien de traces de loups jusqu'au village. En ce cas, elles passaient à 100 m de ma fenêtre ouverte. Au bord du lac, la neige gardait les traces d'un carrousel de loups, qu'on imaginait fort bien tournant au tour de la femelle. Je partis un soir, puis deux nuits et un jour, avec un grand gaillard qui savait très bien appeler les loups. Rien ne répondit (4, puis 27 et 28 janv.). Le 29, je trouve la vache morte (une jeune bête) dévorée par sept loups. Il ne reste que la tête (sauf la langue et le museau) la colonne cervicale et quelques côtes. On pourrait penser que d'ordinaire, les loups me sentaient et qu'ils s'étaient aperçus de mon absence. Je ne le crois pas car il n'y eut jamais d'autres traces à des centaines de mètres. C'était la malice du sort. J'allai à Zagreb faire prolonger mon visa et repris l'affût du 3 au 10, en vain.

Bien entendu, on me raconta beaucoup d'histoires de loups. Pendant notre tournée pour appeler les loups, mon guide entra chez d'innombrables amis boire d'innombrables verres de slivovica. Une veuve, vivant avec sa fille et son petit-fils de 15 ans dans une petite maison isolée, avait vu pendant une semaine un loup venir s'asseoir en vue de leur fenêtre. Ailleurs des loups avaient pris un mouton trois jours avant. Quelques années auparavant, les loups avaient pris en une nuit tous les chiens du village de Ljeskovac où je logeais. On dit qu'ils s'approchent, les excitent, les attirent loin de la maison et les emportent. Le caissier du Parc, ayant été faire un paiement, revenait en charrette et fut suivi à petite distance par un



© Fondation Hainard, Bernex CH

Le loup mange, la femelle le regarde respectueusement. **Robert Hainard.** Stalje, Slovénie, 8 septembre 1955. Dessin extrait de "Mammifères sauvages d'Europe" (2003) ; Fig 26.
© Fondation Hainard, Bernex CH.

loup. L'homme ayant dû descendre du char pour examiner le pied d'un cheval, le loup s'assit, toujours à la même distance, repartit avec lui et l'accompagna presque jusqu'au village. L'intérêt du loup pour l'homme est étrange. On dirait qu'il comporte de la curiosité, une obscure sympathie peut-être. L'homme qui appelait les loups était garde-pêche. Du temps qu'il était braconnier, il avait caché une foène dans les buissons pour prendre les truites en frai. La cherchant de nuit, il frotta une allumette et aperçu un loup qui passa à l'attaque. Il parait avec sa hache les assauts de l'animal qui tournait autour de lui, lorsqu'une porte s'ouvrit non loin et un homme parut avec un chien. Le braconnier se réfugia chez lui, mais le loup resta assis devant la maison. Je n'aurais jamais pensé qu'un homme de 1,90 m ait peine à se défendre d'un loup avec une hache. Les enfants qui vont à l'école très loin du village y sont menés en traîneau. Cependant, j'en connaissais qui traversaient à deux ou trois et sans adultes 2 km de forêt.

En 1959, je restai du 15 janvier au 1er février à Deliblatski Pesak (sables de Deliblat). Ce sont des dunes au bord du Danube et à l'extrême est de la Yougoslavie. Depuis 150 ans, elles sont en partie fixées par de maigres bois d'acacias. Mais il subsiste de vastes surfaces de grandes herbes rousses mêlées de genévriers, de grosses aubépines, de peupliers noirs et, au revers des dunes, d'étroits bois de chênes et de tilleuls. Un des seuls jours froids (- 15° env.) et clairs, nous trouvâmes, l'ingénieur forestier Turicanin et moi, la reposée des loups. Sur le versant ensoleillé d'une petite dune, mais tout en haut pour surveiller l'autre côté, on voyait la place d'un loup couché sur la neige, un autre rond où la neige avait fondu et beaucoup de traces. Mon compagnon ayant suivi l'une d'elles, je restai sur la crête, à moitié caché par un


© Fondation Hainard, Bernex CH

Deux loups au clair de lune. **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 681 ; 28 x 36 cm ; Crni Lug, Bosnie-Herzégovine, 27 février 1980 ; impression achevée le 2 avril 1980.
© Fondation Hainard, Bernex CH.

genévrier. Un loup apparut à 30 m, surgissant d'une autre petite crête. Au mouvement que je fis pour saisir mes jumelles et bien que je fus devant le soleil pour lui, il s'évanouit. Il était tourné à gauche, mais en vérifiant ses traces, je vis qu'il était apparu tourné à droite et devait m'avoir vu avant que je l'aperçoive. Une seconde d'observation pour 11 h. de marche... et pour deux semaines car je n'en revis pas, bien que j'aie passé presque toutes les nuits dehors. Ce soir-là, alors que la lune presque pleine montait dans un ciel rose, éclata le chœur des loups. Deux groupes se répondaient et parmi eux une voix haute. Les voix alternaient montant et descendant en une polyphonie sauvage et pourtant musicale. Notre nature a perdu une de ses plus grandes voix, des plus émouvantes, avec le chant des loups dans l'air glacé.

Le soir suivant, j'étais à l'affût au lieu où avaient chanté les loups, près d'un squelette de cheval et de traces innombrables. Le chœur résonna plus loin...

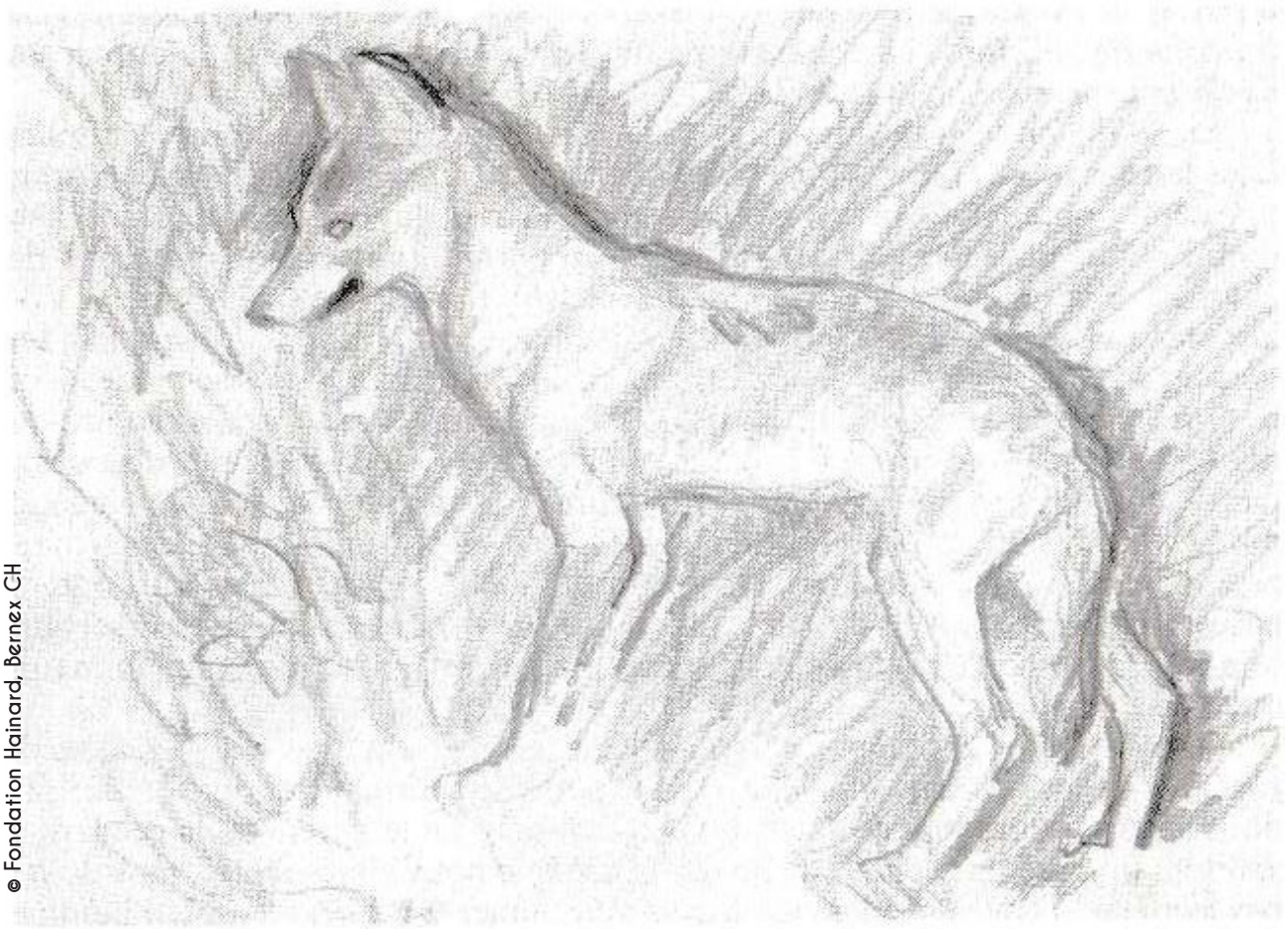
En février 1960, je retournai dans cette région, passai mes nuits de côté et d'autre, dans le vent glacial (la Kochava). Puis mon fils me rejoignit et nous obtînmes un Hochsitz, trop neuf sans doute, et un appât. Nous avions dormi à cet endroit. La nuit suivante, que nous avions passée à 1 km de là, au moins trois loups y passèrent, leurs traces en témoignaient au matin. Presque chaque soir et parfois pendant la nuit, nous entendions les loups, mais toujours loin. Dans cette région, les loups n'ont guère l'occasion de prendre des animaux domestiques en hiver. Ils vivent donc du gibier, qui reste très abondant, les chevreuils surtout, et, probablement, de menues proies. Les évaluations vont d'une demi-douzaine à une trentaine de loups dans une région s'étendant environ sur 150 km².



Couple de loups à l'aube. **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 263 ; 28 x 36 cm ; Pobladura, Espagne, 7 octobre 1973 ; impression achevée le 21 décembre 1973.
© Fondation Hainard, Bernex CH.

© Fondation Hainard, Bernex CH

Mais c'est en guettant les ours, à la charogne et du Hochsitz, que j'ai fait mes meilleures observations de loups, dans la région de Kocevje (Slovénie) où ils ne sont pourtant pas nombreux, et en été, où leur rencontre ne peut être que du plus grand hasard. Le 30 août 1955, une bête rongeant un os m'éveilla. Ma torche éclaira une jeune louve de l'année, un animal d'une rare élégance que je pus dessiner à une vingtaine de mètres pendant trois heures. Je pus encore faire deux dessins au petit jour puis la bête partit. Chaque soir se formait un orage, toujours plus tard et toujours plus fort. J'étais pelotonné dans ma cahute secouée dans les arbres lorsque dans l'obscurité complète, une traînée rousse passa sur l'herbe. Le seul bruit de la fermeture-éclair de ma veste, tirée pour dégager mes jumelles, fit bondir l'animal, malgré le tumulte des éléments. A la lueur d'un éclair, j'eus le temps de discerner les oreilles pointues et la mince queue noire de ma louve s'enfonçant sous bois. Elle ne reparut plus. Le 8 septembre, je guettais d'autres ours près du cadavre d'un veau d'un an. Un léger cri plaintif, un petit gémissement comme celui d'un chien à la chaîne et qui s'ennuie m'éveilla vers 4 h. 40. Des renards, sans doute. Non, deux fantômes gris croisent sur le pré : des loups. Avec le jour, leurs formes se précisent : le mâle à l'encolure puissante, la tête large, plus roux et la femelle plus mince et plus grise. L'aube blanchit. Le loup mange quelque chose. La louve se tient assise ou couchée devant lui, sans toucher à la nourriture de son seigneur et maître. L'ours arrive et les met en fuite. Il arrache au veau un gros os avec beaucoup de viande et le pose à 4 m de lui sur le pré.

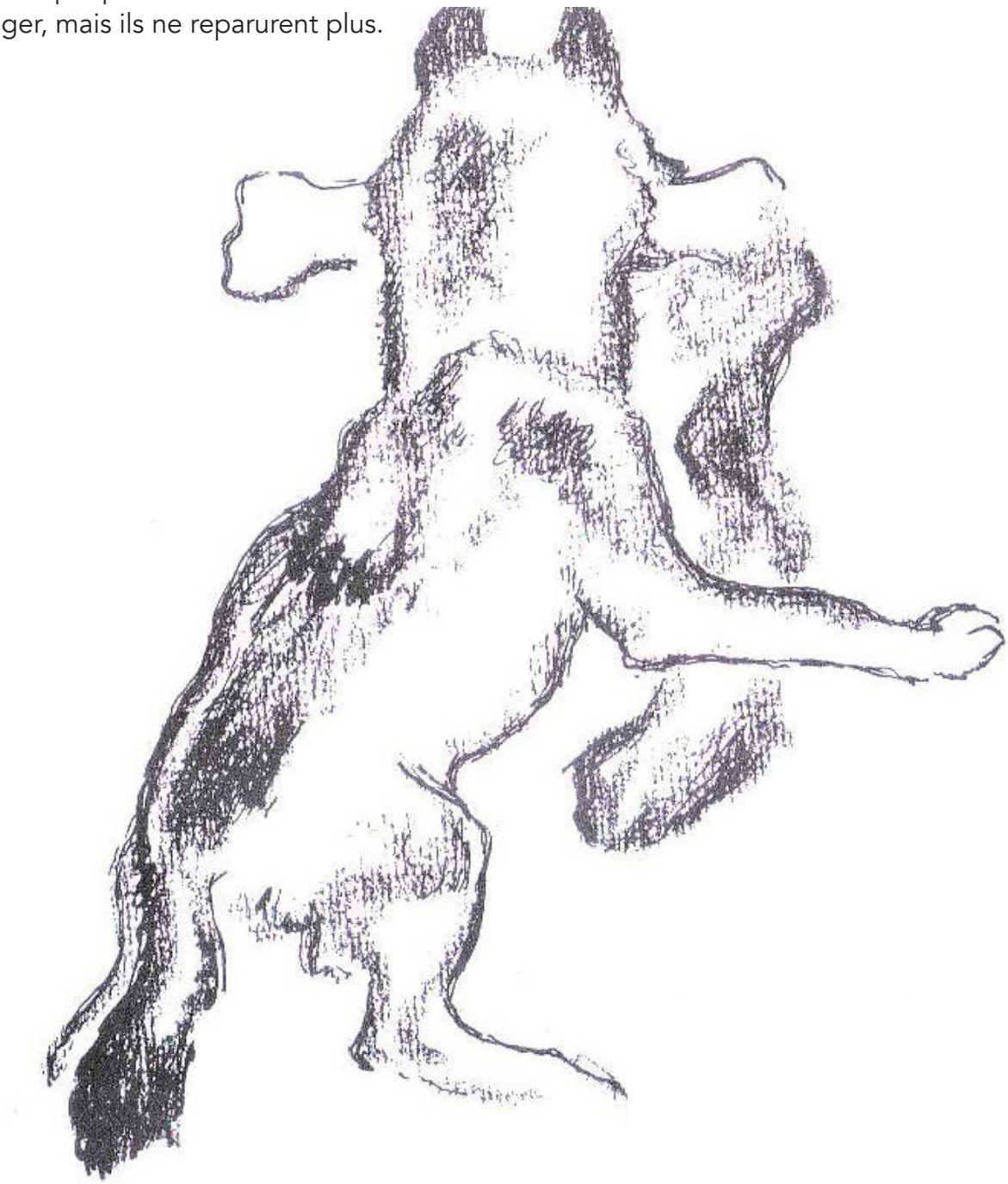


© Fondation Hainard, Bernex CH

Jeune louve. **Robert Hainard. Pogorelc (Slovénie) ; 30 août 1955.** Dessin extrait de "Mammifères sauvages d'Europe" (2003) ; Fig 28. © Fondation Hainard, Bernex CH.

Le loup, cauteleusement, s'en approche, saisit l'os brusquement et s'enfuit tête haute, la viande battant entre ses pattes écartées. L'ours esquisse une poursuite vite abandonnée. Longtemps après son départ, les loups continuent à rôder, cachés parfois par les buissons de coudrier et disparaissent peu avant le lever du soleil, côte à côte mais la louve toujours un peu en retrait du loup (6 h .45). J'écrasai soigneusement toutes leurs traces sur le sentier, afin que personne n'ait l'idée de les déranger, mais ils ne reparurent plus.

Du 15 mai au 6 juin 1968, j'ai voyagé avec ma femme en Espagne à la recherche de loups, en province de Zamora. Rodriguez de la Fuente m'avait dit que des gens pouvaient lui trouver chaque année deux portées de louveteaux, donc pouvaient me les faire voir. Bien que cela me parut un peu trop beau pour être vrai, il me sembla valoir la peine d'essayer. En fait, il se trouvait, chaque année, par hasard, deux portées sur la surface de deux provinces.



© Fondation Hainard, Bernex CH

Le loup mâle s'enfuit, la viande lui battant entre les jambes. **Robert Hainard.** Dessin extrait de "Mammifères sauvages d'Europe" (2003) ; Fig 25. © Fondation Hainard, Bernex CH.

Nous restâmes bien des nuits sur des cols où passaient des loups. Il y avait en effet des crottes, mais de quand ? Il pleuvait beaucoup, nous sommes restés trois nuits sur un col, par un vent qui nous semblait devoir emporter la 2 CV où nous dormions. A 10 km de là, à la frontière portugaise, nous avons passé à un village, qu'on atteignait à gué à travers la rivière. Pendant les trois jours passés sur le col, un loup prit une chèvre au village. « Vous voyez que vous auriez pu le voir » dit le forestier qui nous informait. Mais le raisonnement correct c'est : en trois jours, un loup et moi dans un carré de 10 km de côté. Pour obtenir ce que je désire, un loup et moi dans un carré de 100 m de côté, en comparant temps et surface, il faut compter un siècle pour assurer la chance.

En 1973, j'ai voyagé en province de Leon en février et en octobre, en juillet dans la réserve de Somiedo, province de Santander, six semaines en tout, pour une demi-minute d'observation d'un loup au clair de lune. J'étais pourtant bien renseigné : un ancien berger de moutons avait porté les sacs chez le marchand de charbon de mon village. Avec le pécule amassé, il avait ouvert un hôtel à Villafranca del Bierzo. Son frère était garde-chasse. En octobre, j'avais fait un deuxième voyage avec le fils de notre marchand de charbon, jeune médecin et nos deux femmes. Près du village de Pobladura, nous étions installés contre un petit bois de pins, pour une belle nuit de lune. Je fus éveillé par un bruit si fort, dans le silence de la nuit, qu'il me sembla entendre croquer des os. C'était le loup qui buvait dans une ornière. On dit que le loup ne lappe pas comme le chien mais aspire l'eau. Gérard Ménatory m'a confirmé que le loup lappe aussi. Le loup ensuite passa le long d'un chemin, confondu avec l'ombre du talus puis descendit une combe garnie de châtaigniers par où mon ami l'avait vu remonter au matin quelques années auparavant.

Dans la région, des loups sont rencontrés assez souvent mais c'est des chances réparties sur des milliers d'habitants. Une petite aventure me donnent à réfléchir : nous nous sommes rendus dans un village au bord de la rivière où le gendarme avait vu un loup en plein jour. Le gendarme que nous vîmes n'était sans doute pas le même. Dans une épicerie-bistrot, nous fûmes fort bien reçus. Un homme avait vu un « lobo » comme ça, avec des dents comme ça et l'avait mis en fuite en allumant son briquet. Comme nous sortions, exclamations : de l'autre côté de la rivière, sur un



© Fondation Hainard, Bernex CH

Le loup boit à la flaque. **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 546 ; 28 x 36 cm ; Pobladura, Espagne, 7 octobre 1973 ; impression achevée le 21 décembre 1973. © Fondation Hainard, Bernex CH.

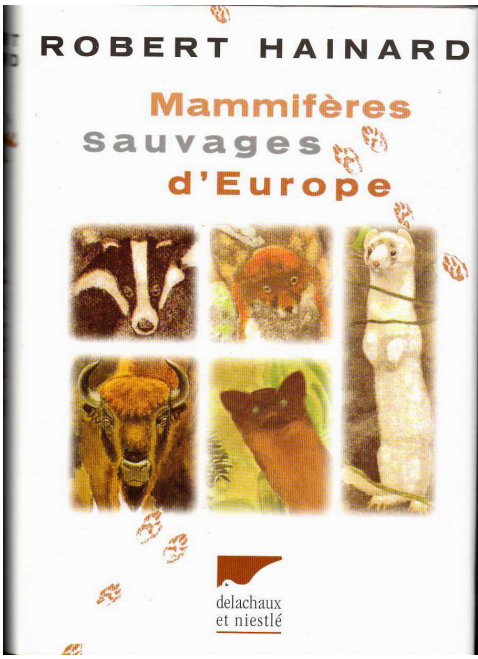
monticule couronné de ruines, deux animaux se poursuivaient sur un pré bordé de châtaigniers : deux chiens. Mais les habitants, qui n'avaient pas de jumelles, nous eussent sans doute dit, le lendemain : hier, à 15 h., deux loups traversaient le pré.

En février 1978 nous avons guetté les loups dans la réserve de Sneznik (Slovénie) avec le bus-camping de Theo Dupraz. François Dunant et moi, en essayant la repasse avec un appareil sans doute pas assez sonore. Comme nous passions chez le directeur, il nous dit que des gardes, rentrant chez eux en voiture, avaient vu, à 10 h. du soir des loups attaquer des cerfs au bord de la route. Nous vîmes les traces, du sang sur la neige ; les gardes avaient suivi les traces et trouvé que les loups avaient isolé une biche et un faon et dévoré le faon. Nous passâmes la nuit à cet endroit mais n'eûmes la visite que d'un lièvre et... de la milice.

J'ai aussi guetté les loups une centaine de kilomètres plus au sud dans le parc national du Risnjak, en Croatie, avec Michel et Solange Fernex. Le 27 février 1980, un ours était sur le cheval mort, par beau clair de lune, lorsque des pas bruyants sur la neige le firent fuir, se retournant un instant à l'orée du bois. C'était deux loups qui ne s'arrêtèrent pas à l'appât. Je ne pense pas que l'ours avait peur des loups mais le bruit de pas l'effrayait par principe. La veille déjà lors de notre premier affût, j'avais entendu des pas sur la neige. Des branches de sapin me cachaient cet endroit mais au matin, il y avait une trace de loup. Ceci contredit ce que je disais de l'animal qui va « à pas de loup ». On m'a dit qu'il faisait du bruit exprès pour traquer le gibier.

Antoine Fernex et un ami avaient, de leur côté, vu des loups à un autre poste. Nous échangeâmes les Hochsitz et ils virent un loup boiteux, suivi par un compagnon. Je vis les traces. Le boiteux rassemblait ses pattes et faisait un petit saut, l'autre tournait autour de lui. Comme le blessé était beaucoup plus petit et qu'un loup avait été tiré quelques jours avant, il se peut que le mâle ait accompagné et nourri sa femelle. Ç'aurait été l'occasion de chercher à les rejoindre mais, outre que c'eût été peu généreux, nous devions partir ce jour là et il n'est pas sûr qu'un loup boiteux n'aille pas plus vite qu'un vieil homme qui a une hanche d'acier.

L'année suivante au même endroit, nous avons vu un ours, une martre, un renard mais j'ai entendu des aboiements en pleine nuit et en pleine forêt où il n'y avait guère de raison qu'il y eut des chiens. Les loups ne hurlent pas seulement mais aboient aussi.



Remerciements

Ce texte est extrait du livre (épuisé mais encore disponible à la Fondation Hainard) :
Robert Hainard. 2003. *Mammifères sauvages d'Europe*. 4e édition. Delachaux et Niestlé, Paris. 670 p.
Merci à la Fondation Hainard (https://www.hainard.ch/) et à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation.

Bourrasques de pinsons

Michel BARATAUD
& Sylvie GIOSA

Les bourgeons de hêtre en dormance sont perlés des pluies de ce mois de février particulier. Au pied des Monts du Cantal, à 1050 m d'altitude, la vallée de l'Alagnon gronde, déversant le trop-plein des ruissellements incessants depuis un mois. Il faut lever la tête pour accrocher le regard sur le blanc hivernal, irisé d'or en cet après-midi enfin ensoleillé ; la neige tombée ces dernières semaines a reculé face aux températures trop douces, ne trouvant refuge, hormis quelques plaques dérisoires dans la vallée, que sur les sommets à plus de 1500 mètres d'altitude. Le Puy Mary trône à l'ouest, tel un diamant immaculé émergeant du vert sombre des sapinières et du jaune paille des prairies courant sur les crêtes vassales.



Chaîne des Monts du Cantal

© Michel BARATAUD

Le soir tombe en douceur sur la petite commune de Laveissière. La route entre Murat et Le Lioran – partie de l'axe entre Aurillac et Saint-Flour – ourle les vallées superbes de La Cère et de l'Alagnon d'un flot irritant de véhicules tonitruants. Partant du promontoire bordé par le vallon de Pierre Taillade, une petite piste descend dans les résineux (**Figure 1**), et le talus boisé efface rapidement les bruits sur l'asphalte.

La Grive draine entonne son chant, débuté dès décembre ; sa voix de gorge monotone contraste avec les strophes bisyllabiques aiguës de la Mésange noire. Des mouchetures blanches parsèment le sol du sous-bois : des fientes par dizaines voire centaines de milliers !

Vers 17h15 un souffle venant du fond de la vallée enfle en un bruissement intense, comme si un front de pluie dense arrivait à vive allure ; puis il s'éloigne, pour revenir peu après.

On distingue alors entre les branches de sapins un miroitement de flocons fugaces, filant sur le versant grisé de crépuscule ; un essaim d'oiseaux virevolte, rapide et compact, tantôt se fondant dans le décor, tantôt contrastant lorsque les passereaux montrent leur ventre clair. Des cris commencent à consteller l'espace.

Les pinsons du nord arrivent…



© Michel BARATAUD

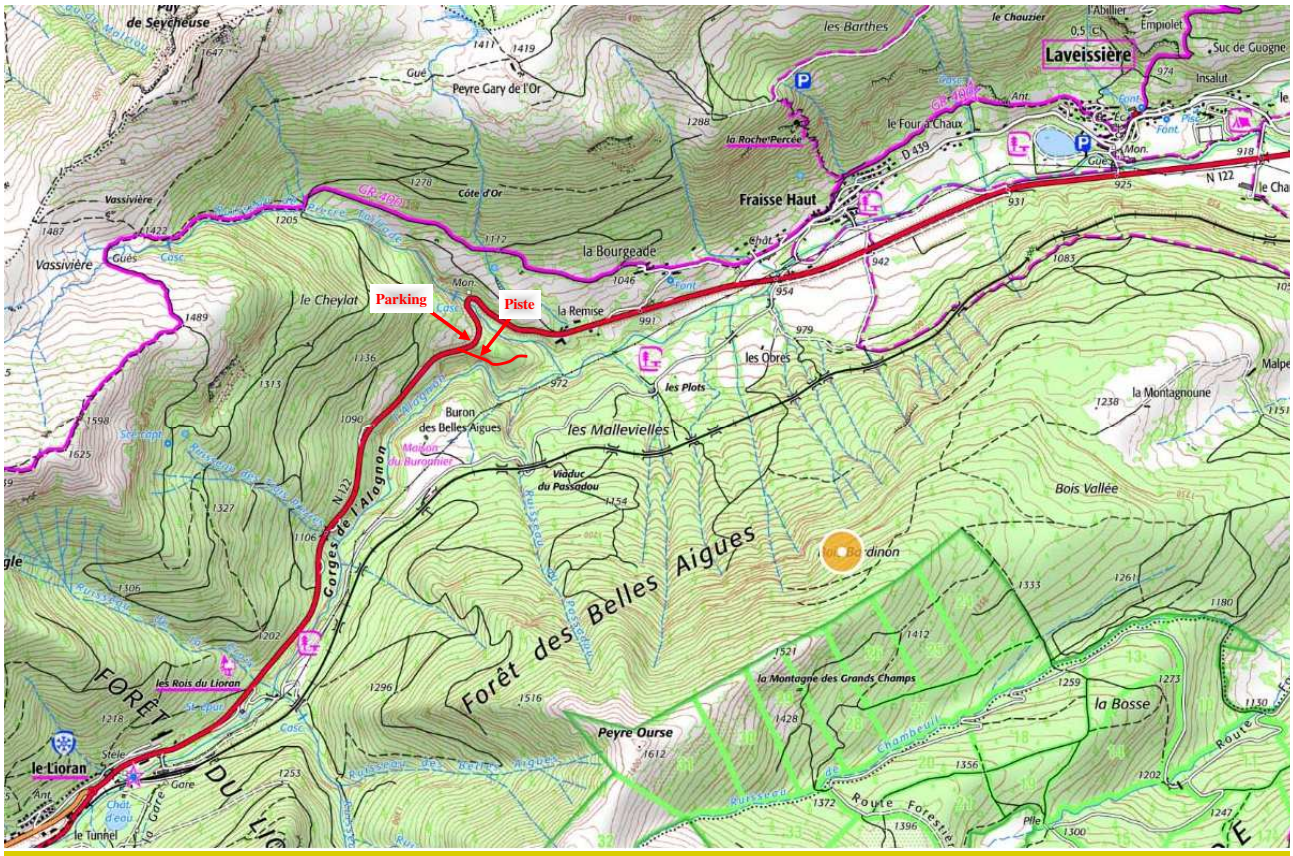


Figure 1.
Emplacement du site d'observation sur la commune de Laveissière (Cantal), entre Murat et Le Lioran. © IGN Géoportail.

Décembre 2025. La nouvelle s'est d'abord propagé de proche en proche, puis l'information a circulé dans les réseaux ornithologiques : un dortoir de pinsons du nord se formait dans le Cantal depuis fin novembre. Estimé courant décembre à 500 000 individus[1] , le nombre a augmenté progressivement jusqu'à trois millions évalués fin janvier 2026. Ce phénomène semble indépendant de la météo hivernale : s'il a fait plutôt froid entre le 20 décembre et le 10 janvier, les températures de début décembre et depuis la mi janvier ont été exceptionnellement douces.

En tant que voisin limousin, la tentation est grande d'assister à la fête, moyennant un peu plus de deux heures de route. Mais entre les occupations diverses, une météo parfois rebutante, et la réticence saine de cramer autant de gas-oil pour quelques minutes de plaisir des yeux, le pas n'était toujours pas franchi en ce début février 2026. Pourtant, selon les sources amicales du secteur, le dortoir était toujours là il y a encore quelques jours ; et la fin de saison d'hivernage approchant, il était à craindre qu'à tout moment le dortoir se dispersât, ses occupants ayant épuisé le stock de faînes locales. Autre motivation : le trajet est à lui seul une invitation au voyage, longeant et coupant les vallées du Thaurion, de la Creuse, de la Dordogne, de la Sumène, de la Santoire ; pays de gorges et de plateaux ponctués de sommets aux courbes douces et veloutés de forêts…

Une fenêtre étroite sans pluie, avec même quelques rayons de soleil, était prévue en ce samedi 7 février. Ainsi nous voilà finalement sur ce flanc sud de la vallée de l'Alagnon, dans l'attente de ce rendez-vous rare dans la vie d'un naturaliste.

1 https://france3-regions.franceinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/cantal/en-cinquante-ans-c-est-la-premiere-fois-que-je-vois-ca-500-000-pinsons-du-nord-observes-dans-le-cantal-3269075.html

Dans la foulée des premiers vols compacts, observés rasant les cimes des arbres peu après 17 h, des groupes semblent arriver de toutes parts, sur fond de ciel ou de flancs boisés. Après quelques allers-retours sur la piste, nous optons pour la micro clairière à l'est (**Figure 2**), la vue est moins large mais les scènes sont plus proches. L'univers sonore est prodigieux : bruissements d'ailes par bouffées, sur un fond permanent de cris qui devient vite une clameur résonant dans la vallée. Les cris s'intensifient lorsque les oiseaux se posent, formant des grappes souvent instables qui se disputent les centimètres de rameaux, pour finalement parfois se renvoler aussitôt, dans un état d'excitation fébrile ressemblant à une joie communicative (**Vidéo 1**). Les branches feuillées des sapins les rendent moins visibles, mais les quelques hêtres émergents sont méconnaissables, avec leurs rameaux nus transformés en grappes colorées et turbulentes. Lorsqu'un vol passe tout près, une fragrance d'oiseau, chaude et légèrement acide, emplit l'air du soir. Le spectacle est étourdissant ; les sens de l'observateur ne savent plus où donner de l'attention ; la conscience de vivre un moment exceptionnel est pleine, elle allume une frénésie de vie, une euphorie radieuse. Sylvie tente quelques vidéos, je prends quelques photos, mais glisser un écran devant la scène interfère avec la réalité ; dilemme des photographes : privilégier l'instant ou un témoin du passé ; je choisis généralement la première voie, par goût, par paresse aussi. Vers 18 h 30, l'activité baisse avec la lumière ; un crépuscule grouillant de vie en sourdine s'installe dans la sapinière. Nous passons la nuit sur place, ivres de la résonnance de ce que nous venons de vivre, fébriles dans l'attente d'une aurore prometteuse.

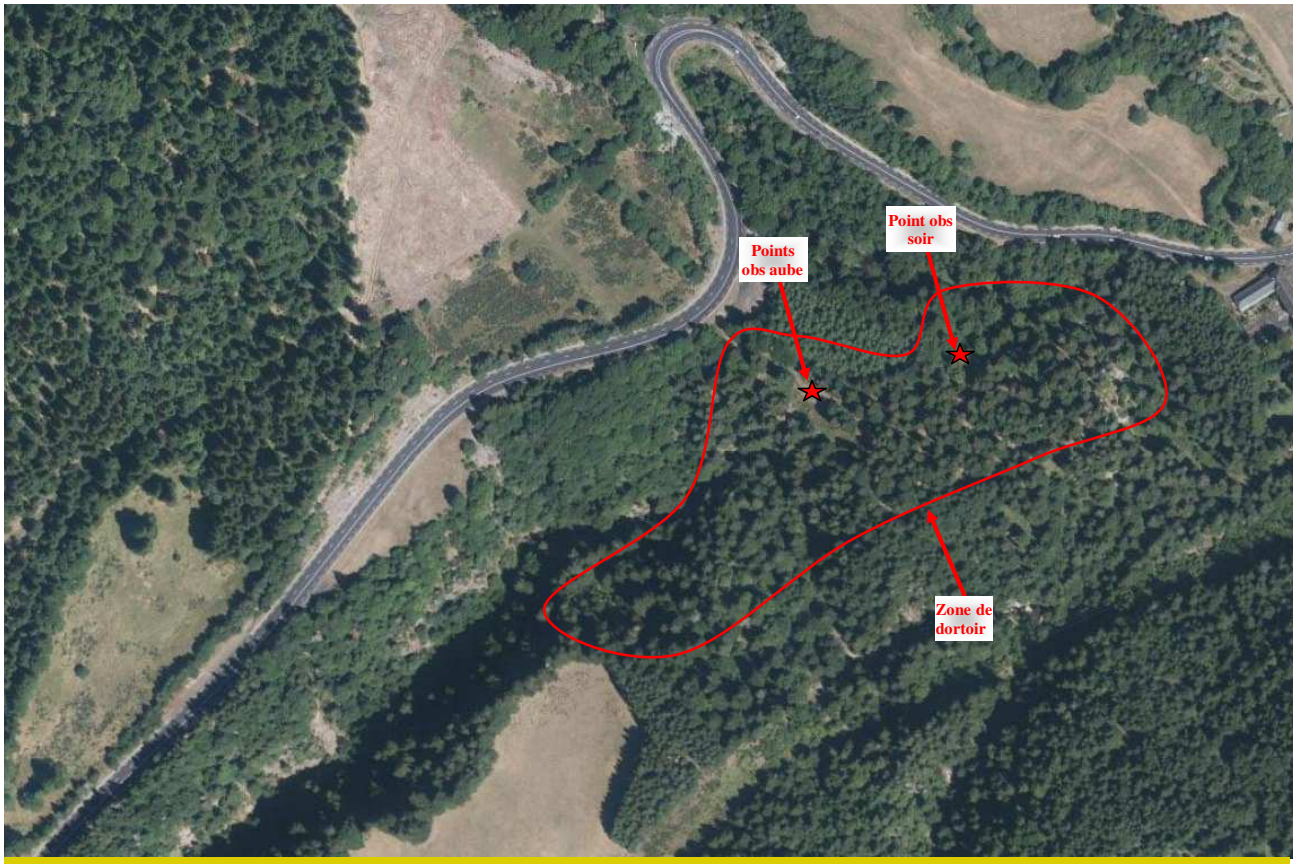


Figure 2.
Pojnts d'observation du soir et du matin, avec estimation de l'étendue du dortoir nocturne dans la sapinière de la vallée de l'Alagnon. © IGN Géoportail.



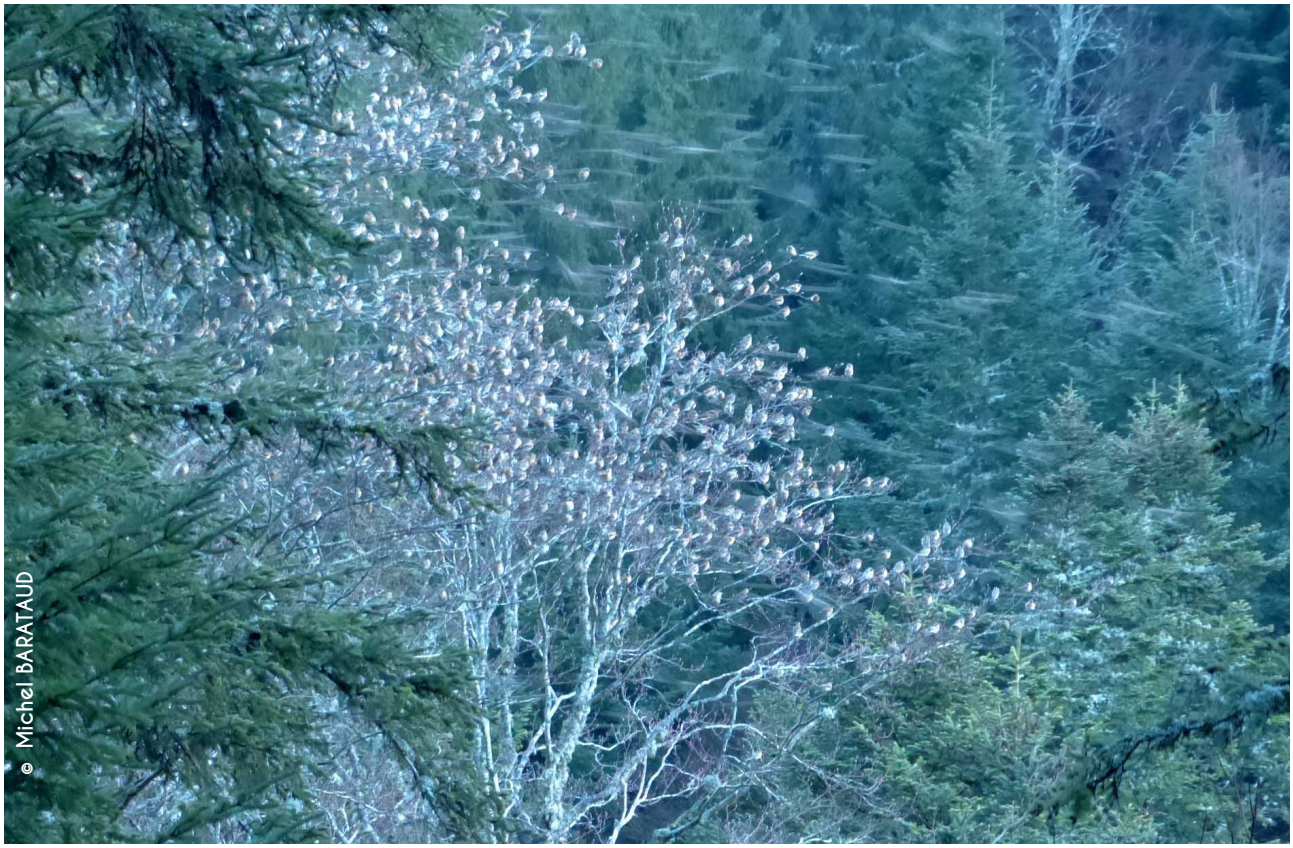
Il est 7 h ; à l'est la lueur de l'aube est encore imperceptible derrière la crête surmontée de nuages, qui ont profité de la nuit pour un retour sans surprise. Un quart d'heure plus tard, la forêt surpeuplée s'éveille : quelques cris grinçants et remontants, premiers vols sur de courtes distances dans la pénombre. Nous choisissons la clairière à l'ouest, pour être à bonne lumière avec vue sur l'amont de la vallée. Par moments une clameur se déclenche dans les frondaisons, sous l'effet d'une excitation contagieuse, puis se calme peu après ; mais le niveau sonore général augmente progressivement avec la prise d'activité.

De 7 h 30 à 8 h 10 de nombreux vols en essaims denses virevoltent dans le vallon, témoignant de la fébrilité sociale qui caractérise la transition entre le repos nocturne et la reprise d'activité diurne. Accueillant provisoirement les groupes entre deux évolutions aériennes, de nombreux arbres (hêtres et sapins) se garnissent de pinsons presque au touche-touche, dans une ambiance de ruche hérissée de piaillements.

Un épervier femelle déboule du haut de la pente, assez haut dans le ciel, puis plonge en piqué vers les frondaisons, tentant sa chance pour un casse-croûte matinal ; en cas d'échec on imagine sa frustration : sortir le ventre vide d'une volière débordant de victuailles insaisissables...

Puis vers 8 h 10, la bascule se produit sans aucun signe annonciateur : les multiples essaims tournoyant en vols croisés ponctués de pauses, se rassemblent et se polarisent vers une même direction, l'amont de la vallée. Comment et par qui se déclenche la décision de la dispersion ?...

Un flot presque continu se déroule en un long cordon et remonte vers le sud-ouest, garnissant le flanc boisé et le ciel d'un vaste nuage de pinsons (**Vidéo 2**). D'une section peu importante (quelques dizaines de mètres au plus) au point de départ où la vallée est plus étroite, cette nuée de flocons s'élève et s'élargit (plusieurs centaines de mètres) plus en amont, finalement avalée derrière un méandre de la vallée, mais sans cesse alimentée à la source telle une corne d'abondance.


© Michel BARATAUD

C'est seulement à ce moment de la dispersion qu'une tentative d'évaluation du nombre d'individus est possible, à partir de la mesure moyenne du volume et de la densité du flux linéaire remontant la vallée entre 8 h 10 et 8 h 30. Sa longueur totale estimée est de 3 à 5 km ; sa section va de 20 m à 100 m de diamètre selon les endroits (voire plus dans la partie amont, mais alors la densité semble diminuer en conséquence) ; sa densité estimée va de 2 à 6 individus par m^3. Cela donne, en hypothèse basse : longueur 3000 m x section 500 m^3 x densité 2 inds = 3 millions d'individus ; en hypothèse haute : longueur 5000 m x section 1000 m^3 x densité 4 inds = 20 millions d'individus. Cet exercice est forcément approximatif, mais permet d'associer un raisonnement comptable à un vécu émotionnel d'une intensité si forte qu'elle nous éloigne de la réalité quotidienne.

Ce phénomène de formation de dortoirs hivernaux populeux est bien connu chez le Pinson du nord.

C'est Paul Géroudet (1972) qui, comme souvent, en parle le mieux dans sa monographie sur l'espèce :

« *Les oiseaux s'agrègent en troupes importantes dans les hêtraies où la provende abonde ; leur nombre s'accroît tandis que les réserves diminuent, ce qui les oblige bientôt à gagner d'autres régions. De proche en proche, l'attraction de la masse finit par constituer des groupements atteignant parfois des proportions gigantesques, notamment dans le sud de la Suède et en Suisse. Il est probable que ces concentrations formidables sont causées, non seulement par une fructification exceptionnelle des hêtres, mais encore par un arrêt devant un obstacle géographique (mer, montagnes), par une reproduction plus forte certaines années, par un exode plus massif des populations du Nord et par l'apport supplémentaire de celles venant de Sibérie occidentale pour des raisons encore obscures. On a cherché à évaluer la quantité de Pinsons du Nord séjournant en Suisse pendant les « inva-*

sions » de 1945-46 et de 1950-51. Lors de la première, le principal dortoir, situé en Ajoie, réunissait quelque 27 millions d'oiseaux. La seconde amena en Suisse près de 100 millions de ces Pinsons, dont près des trois quarts fréquentaient un seul dortoir, près de Thoune.

C'est là un des traits les plus singuliers de l'espèce, que cette habitude de former une énorme communauté nocturne dans une forêt abritée du vent et du froid, de préférence dans un vallon. Ce dortoir devient vite le point de ralliement des sociétés errantes jusqu'à 50 km à la ronde; vers lui convergent le soir des colonnes interminables qui défilent en ordre serré[2]. Arrivées sur les lieux, les multitudes tournoient au-dessus des arbres, exécutent des mouvements collectifs d'une étonnante précision, puis se rassemblent dans les ramures, bientôt encombrées d'une foule et d'une mêlée prodigieuses. Un immense vacarme d'ailes et de cris accompagne ce spectacle écrasant. Enfin, les oiseaux innombrables prennent leur gîte dans les sapins plus bas et se taisent peu à peu, jusqu'au départ à l'aube.

Des phénomènes d'une telle ampleur, dus à un concours de circonstances mal connues, sont rares et très irréguliers. En baguant les Pinsons du Nord, on a constaté qu'ils tendaient à fréquenter les mêmes quartiers chaque hiver, mais qu'ils pouvaient aussi séjourner dans des régions fort éloignées de celles où ils étaient un an auparavant, en ayant pris des voies de migration très différentes. Verheyen suggère que ces changements d'itinéraire sont dus à ceux des vents contre lesquels s'orientent de préférence les migrateurs. Cependant, le Pinson des arbres ne parait pas réagir de cette manière aux mêmes influences météorologiques, et je suis tenté de rapporter l'instabilité hivernale de son proche parent à son psychisme collectif si particulier et à une spécialisation plus poussée de sa nourriture. L'erratisme en «

2 *On cite par exemple un flot ininterrompu, large de 200 m, haut de 4 m, long de 45 km, qui s'écoulait à une cadence régulière pendant trois quarts d'heure (évalué à env. 36 millions d'oiseaux). Le dortoir d'Ajoie, étudié par R. Guéniat (Actes Soc. jurass. Emul. 1947) occupait une surface de 10,5 ha et ses occupants se répandaient sur une étendue de 300 km² pendant le jour.*



© Michel BARATAUD

boule de neige », le pouvoir absorbant des volées monstres, les déplacements impétueux ou tâtonnants qui leur sont imposés par l'épuisement des ressources et les « crises » consécutives, tout cela n'est-il pas la conséquence d'une sociabilité poussée à l'extrême, de l'intégration de l'individu à la masse grégaire ? Mais encore pourquoi cela ne se produitil pas chaque année ? La réponse ne peut venir que du Nord... »

Le dortoir de Laveissière dans le Cantal s'inscrit dans un phénomène local plus large durant cet hiver 2025-2026. En effet, à la même période (mi décembre à fin février) un autre dortoir est observé à 52 km au nord, au pied ouest du massif du Sancy au nord du Bois de Charlannes (La Bourboule ; Puy-de-Dôme) ; l'estimation de ses effectifs culmine le 29 janvier 2026 avec 2,4 millions d'individus (Philippe Cambon ; source : **https://www.faune-france.org/**) ; nous nous y sommes rendus les 21-22 février et il ne restait que quelques vols totalisant 10 000 à 20 000 individus. Celui de Laveissière s'est évanoui tardivement, vers le 20 mars (Joël Bec ; **https://www.faune-france.org/**).

De tels rassemblements semblent sans précédent en Auvergne selon la littérature (Boîtier, 2000 ; Dulphy, 2014), même si cette région est citée parmi les plus attractives pour l'hivernage diffus de pinsons du nord provenant principalement de Suède (Comolet-Tirman *et al.*, 2012). Les formations de gros dortoirs ailleurs dans le Massif Central ne semblent pas avoir laissé de traces écrites, hormis une mention imprécise de 3 millions d'individus à la limite Lozère-Ardèche durant la période 1976-1984 (COA, 1987) ; deux observations en



Bande de pinsons du nord. **Robert Hainard.** Gravure sur bois n° 778 ; 28 x 36 cm ; Crissier, Vaud, Suisse ; 20 janvier 1985 ; impression achevée le 24 février 1985.
© Fondation Hainard, Bernex CH.

Creuse, non datées, estiment des effectifs de 1 et 1,5 million respectivement (Prudent, comm. pers.).
En France , si c'est dans le nord-est que ces dortoirs sont notés plus régulièrement, ils peuvent se former aussi dans le sud-ouest (Hémery, 1991) ou en zone collinaire méditerranéenne : le Grand Luberon, les Monts de Vaucluse et les flancs du Ventoux. (**https://www.francebleu.fr/emissions/vraiment-nature-ici-vaucluse/le-pinson-du-nord-un-visiteur-ancestral-de-nos-forets-vauclusiennes-8059315**). Les rassemblements en hêtraie (ils apparaissent plus fréquemment et régulièrement dans les zones de maïsiculture) sont notés en moyenne tous les 4 ou 5 ans dans la zone d'hivernage allant de la Belgique à l'Europe centrale (Hémery, 1991).
Des effectifs de plusieurs millions doivent représenter une part conséquente des populations hivernantes ouest européennes. En Auvergne, le maintien de deux dortoirs de fin novembre 2025 à février 2026 témoigne, dans cette région boisée sans cultures de céréales ou de maïs, d'une production de faînes à l'automne 2025 suffisamment importante pour expliquer l'agglomération progressive de plusieurs millions d'individus. Selon Hémery & Le Toquin (1976), la distance de dispersion diurne sur les lieux de nourrissage est de 40 km en moyenne ; le dortoir de Laveissière se dirigeait au matin du 8 février vers le col de Cère, derrière lequel se trouve les grandes hêtraies entre Cère et Jordanne, à moins de 15 km.
La ration alimentaire quotidienne est évaluée à 11 g par oiseau (**https://www.oiseaux.net/oiseaux/pinson.du.nord.html**), ce qui représente entre un tiers et la moitié de leur poids. On reste pantois face à la quantité de faînes nécessaire à une telle population durant 3 mois, à raison de 5,5 tonnes/jour pour 500 000 oiseaux, et 33 tonnes/jour pour 3 millions d'oiseaux.

Le Pinson du nord affiche un record de déclin en Europe, en 2e position après le Bruant ortolan (Comolet-Tirman *et al.*, 2012). Le réchauffement climatique est probablement en grande partie responsable de cette situation. Mais la disparition progressive des hêtraies, par coupes rases massives comme en Limousin, par élimination sélective dans les chênaies de plaine (comme à Tronçais dans l'Allier) ou dans les hêtraies-sapinières du Cantal (Falgoux par exemple), a de nombreuses conséquences dramatiques, dont le déclin du Pinson du nord qui pourrait en devenir le triste symbole.
Pourquoi faut-il que sur chaque aventure naturaliste invitant à l'extase et au rêve, notre monde moderne projette une ombre sinistre et désespérante ?





Bibliographie

Boîtier, E. (Dir.). 2000. Liste commentée des oiseaux d'Auvergne. *Le Grand Duc*, hors-série n°1, 132 p.

Centre Ornithologique Auvergne (COA). 1987. Atlas des oiseaux hivernants de l'Allier, de l'Aveyron, du Cantal, de la Haute-Loire, de la Lozère et du Puy-de-Dôme. 1976-1984. 181 p.

Comolet-Tirman, J., Jiguet F. & Siblet J-P. 2012. Statuts et tendances du Pinson des arbres *Fringilla coelebs* et du Pinson du Nord *Fringilla montifringilla* en France. Février 2012. Rapport SPN 2012-26, Service du Patrimoine Naturel, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris, 22 pages. **http://www.mnhn.fr/spn/rapports.html**

Dulphy, J.P. 2014. Avifaune hivernante en Auvergne : période 2009-2014. *Le Grand Duc* 82 : 41-50.

Géroudet, P. 1972. *Les passereaux*. Tome 3. Delachaux & Niestlé. Neuchâtel. 287 p.

Hémery G. 1991. Pinson du Nord *Fringilla montifringilla*. p 458-459 in : Yeatman-Berthelot, D. & Jarry, G. (1991). *Atlas des oiseaux de France en hiver*. 1977-1981. Société Ornithologique de France. 575 p.

Hémery, G. & A. Le Toquin. 1976. Dépenses énergétiques des populations hivernantes de pinsons du nord (*Fringilla montifringilla*) en relation avec leur milieu. *Revue d'Écologie (La Terre et La Vie)* 1 : 52-88. **https://hal.science/hal-03530778v1**

Remerciements

Merci à Albin Liborio pour les informations sur la localisation du dortoir de pinsons du nord à Laveissière, à Thomas Bernard et Claire Desbordes pour les données sur le dortoir de La Bourboule, à Georges Prudent pour la transmission de données bibliographiques et personnelles.

Vidéos à télécharger

Vidéo 1 : **vols crépusculaires ; 7 février 2026, 17h 49.**
https://www.plume-de-naturalistes.fr/wp-content/uploads/2026/05/Pinsons_20260207_174923_regroupements.avi

Vidéo 2 : **dispersion matinale ; 8 février 2026, 8h 18.**
https://www.plume-de-naturalistes.fr/wp-content/uploads/2026/05/Pinsons_20260208_081852_dispersion.avi



© Michel BARATAUD

Réfugiées rustiques

Michel BARATAUD

Le petit village creusois de Combeauvert, avec ses quelques maisons dont les étables ne sont plus là que pour témoigner d'un passé révolu, n'accueille chaque année guère plus de 2 ou 3 couples d'Hirondelle rustique. Ces ballerines en redingote continuent cependant de répandre une joie de vivre contagieuse, fleurissant le ciel de leurs chants pressés et de leurs arabesques imprévisibles.


© Jean-Pierre MALAFOSSE

Ainsi, chaque soir entre début avril et début septembre, le regard du contemplateur de la Nature se plaît à passer un moment en leur compagnie, s'illusionnant sur une légèreté et une gaieté du monde à l'image de ce qu'elles inspirent : quelques hirondelles dans le ciel, et le décor familier s'enchante.

Quelques hirondelles seulement : une vingtaine au plus avec les jeunes de l'année. Aussi, quelle ne fut pas ma surprise, en ce soir du 27 juillet 2026, en voyant arriver des dizaines d'hirondelles chassant activement entre les cimes des grands arbres. Rapidement, entre 20 h 30 et 21 h 30, le nombre grossit sans que l'on puisse voir d'où viennent les nouvelles arrivantes, comme aimantées par le foyer central d'activité. Une centaine ? Plusieurs centaines ? Difficile à dire, tant les rideaux d'arbres masquent en permanence une partie du spectacle. Il faut croire, en cet été accablant de chaleurs répétées depuis début avril, que nos vieux chênes, frênes, tilleuls et châtaigniers, nos prairies laissées hautes pour les insectes, constituent un havre nourricier attractif, car un regard circulaire sur les alentours confirme que c'est bien ici que la scène se concentre. Au crépuscule le ballet s'élève et dérive vers le nord, remontant la colline dans un concert de pépiements.

Le lendemain soir, nous sommes attentifs dès 20 h au moindre signe de rassemblement. Elles sont fidèles au rendez-vous,

car c'est une demi-heure plus tard que l'activité enfle ; mais très vite nous comprenons que les proportions ont changé. Du ras du sol au plein ciel, il y a des hirondelles rustiques partout ! Elles chassent, se poursuivent, dans un concert de cris de contact et de quelques chants de mâles ; les immatures, avec leur queue courte, sont majoritaires. Vers 21 h 45 elles forment un nuage lâche de plus d'un millier d'individus, qui dérive mollement vers le nord comme la veille, en continuant la chasse et les interactions sociales.

Le soir suivant du 29 juillet les effectifs ont encore évolué à la hausse : le même phénomène se produit mais ce sont des milliers d'individus qui emplissent le ciel et les lisières, pour gagner ensuite, entre chien et loup, un dortoir supposé proche plus au nord.

Le matin du 30 juillet, entre 6 h et 7 h 30, le nuage d'hirondelles évolue haut dans le ciel pour se disperser lentement vers le sud, sud-ouest, vers les gorges boisées du Thaurion qui attirent sans doute la chasse diurne. A 7 h 20 un Faucon hobereau se fait bruyamment raccompagner par une horde d'hirondelles ; il glisse vers le sud d'un vol plané régulièrement ponctué de spasmes d'agacement : une seule aile vivement relevée pour écarter une gardienne un peu trop pressante.

Découverte du dortoir

Le dortoir doit être tout proche… Le soir du 30 juillet, nous remontons un peu plus vers le nord notre colline des Pelades, dans la direction où les vols semblent se perdre à la tombée de la nuit ; 400 m plus loin nous sommes à 600 m d'altitude : le



© Jean-Pierre MALAFOSSE



paysage s'ouvre tous azimuts, découvrant notamment au sud le Plateau de Millevaches et à l'est la Chaîne des Puys et le Massif du Sancy. Vers 21 h les premières arrivantes tournent déjà par centaines, offrant de belles scènes de chasse aérienne ou au ras de l'herbe, et de nombreux comportements sociaux. Les pépiements enflent, le ciel se constelle d'hirondelles filantes. Elles sont impossibles à quantifier : vers 21 h 30 où que le regard se porte la coupole bleue est mouchetée, offrant à l'ouest un foyer écarlate ponctué de lapilli. Le nuage diffus et désordonné d'hirondelles se resserre autour d'un petit bois, et bientôt on voit des groupes plonger à toute vitesse vers le feuillage sommital. Le voilà notre dortoir ! Un jeune taillis de Châtaignier d'un hectare, culminant à 8 mètres de hauteur, aux tiges frêles et serrées ; une phragmitaie arborée en quelque sorte, avec l'eau en moins… Il émane de la canopée une clameur de gazouillis divers, et l'on distingue à claire voie des oiseaux gesticulant, voletant d'une brindille à l'autre pour choisir leur alcôve nocturne au milieu de la foule. A 21 h 50 tout le monde est branché.

Ce taillis de châtaigniers appartient à un ami voisin, Franck, qui prend goût au spectacle et participe au comptage, fier d'accueillir autant de protégées.

Aubes et crépuscules constellés d'hirondelles

Le lendemain à l'aube, après un premier envol de plusieurs centaines d'individus à 6 h, c'est 20 minutes plus tard que le bois de châtaigniers s'ébroue de ses bruyantes occupantes. Le long de la seule lisière sud, sur fond de soleil levant, je tente une évaluation du flux d'hirondelles : entre 5 000 et 10 000 semble être une fourchette prudente, sans compter une éventuelle dispersion vers le nord, invisible d'où je suis. Il se forme rapidement, au-dessus du site, un nuage diffus de plusieurs milliers d'oiseaux qui s'effiloche peu à peu, hésitant entre la promesse de l'aube lumineuse à l'est et leur direction habituelle au sud-

ouest où coule la rivière Thaurion, mais où gronde un front orageux. Un Milan royal traverse la scène, escorté de près par la milice locale. A 7 h seuls quelques centaines d'oiseaux traînent encore dans le secteur. A aucun moment, une autre espèce que l'Hirondelle rustique n'a été vue ou entendue : le regroupement est exclusivement monospécifique.

Le soir du 31 juillet, le nuage ailé se forme déjà vers 20 h 30 au-dessus et autour du dortoir, sous un ciel couvert ; elles semblent plus nombreuses, ou bien sont-elles plus concentrées ? A 21 h 15 elles sont toutes perchées, alors que la lumière permet de juger en contre jour de leur densité approximative en circulant discrètement dans le sous-bois. La zone de densité maximale couvre 4000 m² sur les 12 000 m² du bois, et une évaluation prudente donne 3-4 individus au m² ; le total estimé est donc d'environ 15 000 individus, mais elles sont sans doute plus nombreuses.

Le 2 août, après une journée à plus de 35°, l'arrivée sur site est plus progressive. Une Martre sort de la lisière à 10 mètres, se dresse dans l'herbe mi haute, puis rentre dans le taillis pour ressortir plus loin. A partir de 21 h, tout le vallon de Combeauvert et la colline des Pelades est occupé par des vols d'hirondelles ; puis elles forment un tourbillon qui s'abat progressivement sur le taillis, les oiseaux décrochant à plusieurs dizaines de mètres de hauteur et s'abattant comme des flèches sur la canopée. A 21 h 40 toutes sont posées, une cacophonie énorme s'élève du bois. Une tournée discrète révèle un foyer principal d'environ 5000 m² et la densité semble plus élevée que le 31 juillet (à beaucoup d'endroits les oiseaux sont presque côte-à-côte), ce qui donnerait une évaluation minimale de 25 000 individus : le dortoir grossirait-il de jour en jour ? Le 3 août au crépuscule l'orage gronde au sud et la nuée d'hirondelles intègre rapidement le dortoir sur fond de rayons crépuscu-



Situation des deux taillis de Châtaigniers au nord du village de Combeauvert sur la colline des Pelades. Seul le taillis nord est occupé jusqu'au 10 août, puis la totalité est investie progressivement avec l'augmentation des effectifs. © IGN Géoportail.


© Sylvie GIOSA

laires ; un mâle de Faucon pèlerin traverse la scène, une hirondelle dans les serres, et se dirige vers l'ouest. Entre le 4 et le 9 août le dortoir évolue de façon impressionnante : la zone occupée dans le taillis au nord couvre maintenant 8000 m², et la partie est du taillis situé au sud, couvrant 10 000 m², est également investie.

A partir du 13 août, les vols crépusculaires remplissent toute la zone visible sur une hauteur de 200 à 300 mètres. Le dortoir couvre la quasi totalité des deux taillis : 3,2 ha. Elles sont étagées verticalement sur 1 à 3 m à partir des rameaux sommitaux ; au début les châtaigniers (dominants en nombre) et les bouleaux étaient préférés, mais plus tard même les érables sycomores du pourtour sont investis.

A l'aube du 23 août, vers 6 h 30 la lumière grise résonne des pépiements en une clameur grandissante, audible depuis la maison. Sur la colline des Pelades, une Pipistrelle commune chasse encore en lisière, puis rentre bien vite dans la carie d'un tronc mort. Deux chevrettes et leurs jeunes encore tachetés broutent dans la prairie ; l'un d'eux pénètre en courant la lisière du taillis et frôle ma jambe. Les Faucons hobereau et pèlerin sont déjà là, sillonnant la zone au ras des cimes, de même que 5 buses qui planent mollement contre le vent au ras de la canopée. Quelques cris dans le ciel indiquent des premiers envols isolés, mais il fait trop sombre pour les voir. C'est vers 6 h 45 que les premiers groupes déboulent, filant près du sol principalement vers l'ouest qui semble désormais leur principale direction de propagation diurne, et s'élevant au-dessus du vallon en un immense et dense nuage d'au moins 500 mètres de côté qui se réalimente sans cesse au fur et à mesure de sa dispersion. Vers 7 h l'émergence est à son maximum, la scène est étourdissante de bruits d'ailes, l'excitation des faucons est à son comble, ils sillonnent les lisières horizontales et verticales d'un vol nerveux ponctué de piqués et de remontées en chandelle ; les captures sont aussitôt consommées en vol. Jusque vers 7 h 15, dans la lumière jaune de l'aube déclarée, des groupes de plusieurs milliers s'envolent brusquement, le plus souvent sous l'effet des rapaces qui plongent ici-et-là dans la canopée. A 7 h 30 une visite en sous-bois révèle une canopée encore bruyante d'activité : les hirondelles se toilettent posées ou volettent entre les branches pour réajuster leur place ; elles


© Jean-Pierre MALAFOSSE

sont encore 10 à 20 au m² et ne s'envolent que vers 8 h 30 voire 9 h.

Le 28 août, après une nuit orageuse, le taillis s'ébroue à l'aube de ses flots d'hirondelles, sur fond de soleil levant à l'est, et d'éclipse de lune au ras de l'horizon à l'ouest ; dire que l'on se sent pleinement vivant dans ces moments-là, c'est peu dire…

La densité est évaluée régulièrement par placettes en fin de crépuscule ou avant l'envol matinal. La sous-estimation est sûrement la règle, car dans le feuillage, seuls les individus voletant ou contrastant sur le ciel sont bien visibles ; mais que l'on fasse craquer une branche en se déplaçant, et l'animation générale qui en résulte (provoquant au pire un déplacement sur quelques mètres) révèle le double ou le triple du comptage effectué à un endroit précis ; la technique de secouer un baliveau dont la canopée couvre environ 1 m² est donc assez vite retenue, facilitant le comptage des hirondelles qui volettent pour garder l'équilibre ou se déplacer sur l'arbre voisin.
Le nombre d'individus au mètre carré varie, selon les endroits et les périodes, de 10 à 80 individus ; 30 à 50 sont les valeurs les plus fréquentes. Les évaluations globales donnent : entre 200 000 et 300 000 le 9 août ; entre 450 000 et 650 000 le 22 août ; entre 800 000 et 1,2 millions d'individus le 31 août, cette dernière évaluation restant valable jusqu'au 14 septembre ; le 14 septembre, après une chaude journée dépassant encore les 30°C, le rassemblement est visiblement plus populeux et le dortoir est comble jusqu'aux lisières : le nombre doit tourner autour des 2 millions ; dès le lendemain, alors qu'une perturbation fait baisser la température de plus de 10°C et apporte un peu de pluie, le dortoir se déleste brutalement : du 15 au 21 septembre le nombre oscille entre 100 000 et 200 000, au gré des départs et arrivées quotidiens en pleine période migratoire ; le 22 septembre, une nouvelle grosse vague de départs vers le sud a dû se produire, car le dortoir n'accueille plus en soirée que quelques centaines d'individus, qui se réduisent le 24 à une dizaine ; les faucons, éperviers et buses tournent encore, par habitude, dans un ciel vide : les vacances creusoises des unes se terminent, les ripailles des autres se tarissent.

Prédateurs et cohabitants

La pression des prédateurs augmente aussi avec le temps.
Un mâle de Faucon pèlerin (la femelle, moins assidue et active, n'apparaît pas chaque jour) visite souvent le dortoir en formation ou en dispersion, mais ce sont surtout quatre individus de Faucon hobereau qui sont réguliers au crépuscule comme à l'aube, réalisant de nombreuses tentatives de capture selon 3 stratégies principales : en vol élevé contre le vent, s'éloigner du nuage de proies pour mieux revenir en vol accéléré en effectuant des piqués avec crochets ou ressource remontante ; en vol rapide à mi-hauteur, foncer vers la canopée pour provoquer un envol et tenter de saisir une hirondelle affolée ; en vol rasant très rapide, longer le sol de la prairie et les lisières arborées au moment où les vols d'hirondelles abordent ou émergent du taillis en vol bas. Les centaines de tentatives observées sont souvent infructueuses, mais nous assistons quand même régulièrement à 2 voire 3 captures réussies, les rapaces s'éloignant lentement ; le Faucon pèlerin emporte sa proie au loin sans doute vers un dépeçoir, mais le Faucon hobereau la consomme souvent en vol en s'éloignant à peine.


© Jean-Pierre MALAFOSSE
Faucon hobereau emportant sa proie

Un couple d'Epervier, plus discret, apparaît régulièrement à partir du 23 août, flirtant avec les lisières. Sur le sol du taillis, parmi les feuilles mortes et feuilles de ronces tachetées de fientes, des plumées d'Hirondelle se rencontrent un peu partout.


© Johanna CORBIN
Faucon pélerin

Plusieurs buses variables se fixent sur les lieux et tentent leur chance en rasant la canopée bruyante d'hirondelles, ce qui provoque des envols par centaines ; au début nous prenons cela pour une activité ludique mêlé d'opportunisme, mais le 8 septembre nous observons une capture réussie : si c'est bien du jeu il n'est pas totalement désintéressé.


© Jean-Pierre MALAFOSSE
Buse variable provoquant l'envol au dortoir


© Jean-Pierre MALAFOSSE

Parfois un Milan royal fait de même, de son vol nonchalant, sans capture constatée. Des corneilles et geais donnent eux aussi l'impression de s'amuser à provoquer ces envols en bourrasques dont les faucons profitent parfois ; même les pigeons ramiers participent à la curiosité générale, zigzaguant entre les hirondelles dans ce qui ressemble à des traversées volontaires et répétées des nuées piaillantes.

Le comportement des hirondelles semble se modifier avec la pression grandissante des prédateurs ou trublions : à l'aube, en dehors de l'envol massif situé entre 7 h et 7 h 30 selon la luminosité, les vols en sortie de taillis se font plus rasants et rapides, ne s'élevant qu'après regroupement par centaines ou milliers ; au crépuscule beaucoup se posent au dortoir peu après leur arrivée, et les nuages se font plus compacts, avec des mouvements nerveux sous le coup des attaques ou simples passages des rapaces.

D'autres passereaux dorment dans ces taillis, mais seule la périphérie les accueillent : pouillots véloces, rougesgorges, bergeronnettes grises et gobesmouches noirs se mettent en marge de la multitude bruyante.

Plusieurs observateurs ont remarqué l'absence totale de réaction des vaches limousines pâturant dans les prairies du site ; mères, veaux et taureau, survolés de près par la multitude bruyante d'hirondelles, continuaient leurs activités en limitant leur regard en dessous de l'horizontale. Une perception du monde étriquée, selon des strates bien séparées ? Ne soyons pas trop hâtifs dans nos conclusions : de nombreux humains font de même sans susciter l'étonnement général.

Origines du dortoir

D'où viennent toutes ces hirondelles ? Car un tel rassemblement, de mémoire d'ornithologues, est inédit dans la région y compris en périodes migratoires : les roselières de l'étang des Landes (Lussat – 23) ou de celui de St-Bonnet-de-Tronçais (03) réunissaient dans les années 1980-2000 plusieurs dizaines de milliers (jusqu'à une centaine de milliers : Thérèse Nore, comm. pers.) de migratrices en dortoir automnal ; mais au cœur de l'été cela semble inexplicable.



Faucon hobereau (en haut à gauche) et Hirondelle rustique (en bas à droite) ; la similitude des silhouettes est frappante.

Le lien avec une actualité brûlante a cependant été vite établi comme la cause la plus plausible : le méga feu qui a sévi dans les pinèdes de Gironde à partir du 22 juillet, avec 42 000 ha carbonisés ; le Limousin a vécu toute la journée du 25 juillet emmitouflé dans le brouillard épais et nauséabond des fumées poussées par le vent de sud-ouest. C'est deux jours après que les hirondelles sont arrivées à Combeauvert, telles des escarbilles inoffensives. Le contraste entre la désolation causale et l'apparente gaité des effets à 250 km de distance, est saisissant.
Les hirondelles, sur une vaste zone sans doute privée de sa biomasse habituelle d'insectes volants à cause des fumées denses, âcres et permanentes, ont dû faire le choix le plus économique pour leur déplacement vers un refuge : suivre les vents dominants, qui ont dû peut-être aussi transporter des nuages d'insectes.

Pourquoi le choix de ce secteur creusois comme terminus de l'exode ? Le paysage en mosaïque de forêts et de prairies, parcouru de rivières et ponctué d'étangs, a peut-être déclenché une décision collective ? Il semble que le linéaire de lisières arborées figure parmi les éléments importants autour des dortoirs post-nuptiaux (Brouckaert *et al.*, 2012).

Les effectifs du dortoir ont rapidement augmenté durant les deux premières semaines.
S'agit-il de nouveaux arrivages successifs de réfugiées du Massif des Landes ? Possible, d'autant que vers la mi-août ce sont encore plus de 1500 ha qui brûlent vers Luglon (40). Mais comment auraient-elles trouvé ce même lieu de rassemblement, en décalage temporel avec les premières arrivantes ? Un effet d'attraction sociale dû à des effectifs locaux hors normes sur les lieux de chasse diurne ?



Ciel d'aube embrasé par le soleil naissant, constellé de quelques hirondelles, sur la colline des Pelades le 5 septembre 2026 ; une métaphore de ce qui a provoqué leur présence ici...

Les hirondelles locales sont-elles aussi attirées par ce dortoir hors normes ? Mais nos effectifs reproducteurs creusois étant plutôt faibles, la population d'une cinquantaine de communes environnantes ne représenterait qu'une augmentation d'environ 5000 individus au dortoir ; par ailleurs, une petite colonie d'une centaine d'adultes et de juvéniles, suivie par l'ami Régis à Lavaugarde dans les gorges du Thaurion à 4 km de distance, montre qu'elles continuent à dormir à la ferme durant la formation du dortoir.

Il est également possible que cet été 2026, accablé par une succession de canicules depuis mai y compris dans le nord de la France et de l'Europe, ait écourté le séjour des populations reproductrices sur des lieux de nidification grillés par le soleil, et que leur mouvement migratoire anticipé vers le sud leur propose une halte bienvenue dans une Creuse collinaire encore à peu près verte. Plus le dortoir grossit, plus il pourrait jouer un rôle attractif, peut-être à l'échelle du rayon de dispersion diurne des chasseuses d'insectes, qui pourrait s'étendre au moins sur une dizaine de kilomètres (Brouckaert *et al.*, 2012), pour assurer la provende nécessaire à de tels effectifs. L'augmentation notable des effectifs fin août est certainement dû à un apport des migratrices venues du nord de l'Europe. Tout cela suppose une sorte de recrutement des nouvelles arrivantes par les individus déjà fixés au dortoir : par quels codes de communication sociale s'opère-t-il ? Passifs ou actifs ? Sur les terrains de chasse en journée ou lors de la formation du dortoir ? Heureusement qu'être naturaliste, c'est souvent préférer les questions aux réponses !

En tous cas, dès la mi-août, tout le monde remarque en journée des densités d'hirondelles inédites dans un rayon de quelques kilomètres : des ribambelles sur les fils, sur les toits ; partout le ciel est peuplé de ballerines bavardes. Des témoignages distants de 28 km au sud semblent indiquer des vols d'hirondelles le soir qui se dirigent vers le dortoir.



Quant au choix du dortoir des Pelades, le contexte du taillis (bosquets à canopée régulière et dense, en sommet de colline dégagée) et sa structure (troncs frêles et serrés à écorce lisse, défavorable aux prédateurs terrestres) indiquent sans doute une sélection non aléatoire. D'ailleurs, il constituait peut-être déjà auparavant un dortoir pour les hirondelles nicheuses locales, car les années précédentes nous avions remarqué que les quelques dizaines d'individus du village partaient vers le nord/nord-est chaque soir d'été.
Il semble, selon les recherches effectuées (bibliographie, réseau naturaliste, site Faune France, etc.), qu'aucun phénomène analogue n'ait été consigné jusque-là, hors migration. En période de migration post-nuptiale des dortoirs populeux peuvent se former, comme celui des Baux-de-Provence qui comptait 500 000 individus mi septembre 2006 (Tron & Vincent-Martin, 2008). Sur le site Trektelen synthétisant les données de comptages d'oiseaux migrateurs, une requête sur l'Hirondelle rustique entre le 15 août et le 15 octobre 2025 donne 335 563 individus observés sur 104 sites en France (**https://www.trektellen.nl/species/totals/3/0/20250815/20251015**) ; c'est dire si les effectifs du dortoir des Pelades sont hors normes…

Mais le plus étonnant, c'est qu'il ne s'avère pas unique cette année-là : le 19 septembre 2026, un article publié dans La Nouvelle République (**https://www.lanouvellerepublique.fr/deux-sevres/deux-sevres-ce-mega-rassemblement-d-hirondelles-rend-fous-les-ornithologues-1789751240**) décrit un rassemblement repéré vers la mi-août par des bénévoles du Groupe ornithologique des Deux-Sèvres, qui compte environ 1,5 millions d'hirondelles rustiques en dortoir dans un taillis de châtaigniers de la région de Melle dans les Deux-Sèvres (article à paraître dans **Ornithomedia**). S'est-il formé aussi fin juillet sous la même contrainte des incendies de Gironde, mais sans éveiller l'attention locale pendant un mois ? Ou bien


© Jean-Pierre MALAFOSSE

résulte-t-il de migratrices descendues du nord précocement dès mi-août à cause de la sécheresse ? Ce qui est frappant, c'est de constater certaines similitudes : les effectifs évalués sur les deux sites sont très proches, permettant de déduire que 3 à 4 millions d'hirondelles rustiques se regroupaient sur 2 dortoirs décalés d'environ 150 km sur un axe est-ouest ; le type de végétation sélectionnée est le même pour les deux dortoirs, à savoir du jeune châtaignier en taillis dense ; la synchronisation étonnante entre les deux dortoirs, concernant l'affluence particulière du mardi 15 septembre au soir, et la baisse brutale des effectifs le lendemain soir : une grosse vague de migratrices a traversé la France à cette date, et ces deux dortoirs déjà populeux ont eu un rôle attractif manifeste.

Les millions d'individus ayant séjourné sur ces deux sites, garderont-ils la mémoire de ces lieux ? Les survivants qui entreprendront leurs déplacements migratoires en 2027, seront-ils tentés d'y séjourner à nouveau ne serait-ce qu'une nuit ? Une surveillance du site des Pelades sera assurée afin de tenter d'esquisser des réponses à ces questions…

Les tendances démographiques, comme pour beaucoup d'espèces, sont à la baisse pour l'Hirondelle rustique : les effectifs français auraient perdu 25 % entre 2001 et 2019 (Fontaine *et al.*, 2021). Ainsi le rassemblement de Combeauvert est donc exceptionnel à plus d'un titre : sa causalité supposée qui revêt un caractère hautement dramatique ; ses effectifs estivaux – voire même automnaux – qui semblent inédits en instantané sur un même site à l'échelle de la France, et ce dans un contexte de déclin général des populations ; enfin le faisceau d'éléments, plus ou moins liés au hasard, qui l'a amené à se former en un endroit semblable à des centaines d'autres dans la région : à ceci près qu'à cet endroit un humain curieux de Nature – caractéristique très minoritaire – pouvait en témoigner.



Il est possible que la Creuse figure, à court terme, sur la liste des zones de refuge climatique pour les humains habitants les villes, le littoral et le Sud ; un statut fort relatif et sans doute provisoire, tant l'incertitude règne sur la viabilité de nombreuses régions dans les décennies à venir. Cela n'irait pas sans une intensification des perturbations intimement liées aux concentrations humaines, laissant une place de plus en plus congrue à la Nature : l'image actuelle de la Creuse en serait alors bouleversée.

Mais pour l'heure, cette manifestation d'une valeur refuge de mon lieu de vie, sous forme de multitude ailée, a apporté un vent de fraîcheur bienvenu en cet été torride. Plus que cela : une image, habituellement sépia, d'abondance de Nature ; une ambiance exotique (clin d'œil aux populeuses colonies d'hirondelles du Parc de Monfrague en Extremadure) ; un parfum de paradis sauvage.

3 vidéos à télécharger

1_Un ciel d'hirondelles_2026-09-04_20h29_JP-Malafosse
2_Dortoir en cours de formation_2026-08-24_J-Barataud
3_Vols crepusculaires_2026-09-04_20h20_JP-Malafosse

https://www.plume-de-naturalistes.fr/wp-content/uploads/2026/10/videos-hirondelles.zip

Remerciements

L'accès au site, et le lieu même d'observation, concernant des prairies de pâture où l'agriculteur local et ses vaches assurent leur quotidien, une discrétion minimale était de mise ; aussi l'information n'a pas été diffusée dans les réseaux naturalistes et encore moins dans les médias. Mais plusieurs personnes, au gré du cours normal des contacts durant cette période, ont profité de cet événement exceptionnel : des amis locaux (Franck Moulines, hôte du plus gros dortoir d'hirondelles connu en Limousin ; Fred Lagarde et Johanna Corbin ; Aurélien, Emilie Collinet et leurs enfants ; Trehane et Debby James et leur amis ; Liliane Trubino et François Degand ; Jérôme, Line et Lubin Orvain ; Régis Hurez, Laura Etienne et leur amis ; Jean, Adrien, Gabriel, Clémence et Agathe Métégnier ; Betty Larivière ; Francis Denis et ses amis ;) ou des visiteurs estivaux (Marius Giosa, Théa Léorier, Thierry Disca ; Ilyan Lamaison ; Jean-Pierre et Isabelle Malafosse ; Marie Canut et Thomas Lebard ; Julien Barataud ; Pierre Barataud et Laura Pujol) ; il y avait donc certains soirs aux Pelades, plusieurs spectateurs émerveillés pour partager ces scènes inoubliables. Sylvie Giosa a participé à la plupart des sessions d'observation.
Merci à Etienne Debenest, Yohan Meuraillon et Louis Boizot pour les échanges d'informations sur le dortoir près de Melle.
Bravo à Jean-Pierre Malafosse et Johanna Corbin pour leurs talents de photographe.

Bibliographie

Brouckaert, L., T. Schwartz, F. Tron, B. Poulin. 2012. Sélection des habitats d'alimentation de l'hirondelle rustique *Hirundo rustica* en halte migratoire postnuptiale en Provence. *Alauda* 80(4) : 277-284.

Fontaine Benoît, Caroline Moussy, Jules Chiffard, Jérémy Dupuis, Emmanuelle Corolleur, *et al.* Suivi des oiseaux communs en France 1989-2019 : 30 ans de suivis participatifs. MNHN - Centre d'Ecologie et des Sciences de la Conservation; LPO BirdLife France; Ministère de la Transition écologique et solidaire. pp.45, 2021. (mnhn-04166918).

Tron, F. & Vincent-Martin N. 2008. Un dortoir remarquable d'Hirondelles rustiques Hirundo rustica en Provence. *Ornithos*, 15 : 356-360.

Port-folio



© Sylvie GIOSA



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Johanna CORBIN



© Johanna CORBIN



© Johanna CORBIN



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Johanna CORBIN



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Johanna CORBIN



© Johanna CORBIN



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE



© Jean-Pierre MALAFOSSE

De ce côté de la négligence

Préserver le Pic à dos blanc d'un sauvetage d'urgence

Adrien BRUN (adrien.brun@live.fr)



© Adrien BRUN

21 Mars 2026, 14h00 ; dans une forêt perdue du sud-ouest de la Norvège...
Cette observation restera entre elle et moi. Elle le Pic à dos blanc qui est en face de moi, ou bien elle la forêt dans laquelle je me suis agenouillé pour dessiner ? Elles deux. Toutes deux rares, en voie de disparition et cachées du monde. Jusqu'à maintenant, leur inaccessibilité et leur isolement les ont sauvées, de même que notre ignorance. Une situation toujours plus instable, toujours plus temporaire dans ce monde qui s'étend. Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour les voir suivre le destin tragique des autres pics et forêts.

Autrefois répandu dans toute la Fennoscandie, le Pic à dos blanc a subi un déclin dramatique ces quatre-vingts dernières années, conséquence directe de la disparition des vieilles forêts de feuillus, son habitat. Moins de vieux arbres, moins de bois mort, des parcelles plus petites, davantage de plantations, de conifères, de drainage. Tous les éléments étaient ainsi rassemblés pour réduire, par exemple, la totalité de la population suédoise à seulement trois couples nicheurs en 2015. Six individus, quelque part dans le centre du pays, assurant la survie de leur espèce dans cette région.

Dans l'ouest de la Norvège, la situation est différente. Cette femelle que j'ai peinte fait partie de l'une des dernières populations viables d'Europe occidentale, avec la Lettonie, grâce aux « conditions topographiques et hydrologiques, ainsi qu'à

un manque de gestion forestière », pour reprendre les mots de cet article scientifique de 2015 consacré à la situation de cette espèce en Suède (1). Autrement dit, ces populations ont survécu jusqu'à présent car elles vivent sur des terrains difficiles, comme celui où je me trouvais, rendant impossible ou non rentable l'exploitation forestière ou toute autre activité économique. Ils parlent d'un « manque » de gestion forestière. Ce n'est pas nous qui avons décidé de sauver cette vieille forêt ou de protéger le Pic à dos blanc, non, c'est notre négligence. Les derniers vestiges de nature sauvage se trouvent souvent dans les régions les plus rudes et les plus inaccessibles, où nous ne trouvons pas grand-chose à y faire, du moins pour l'instant. Si la Norvège était aussi plate que la Suède, n'aurions-nous pas déjà atteint les trois derniers couples nicheurs de Pics à dos blanc ?

Mais la Suède n'est pas la Norvège, son manque de négligence a condamné le Pic à dos blanc, décimé presque jusqu'au dernier individu. Cependant, même si le déclin de la population n'a suscité aucune réaction, son extinction imminente a servi d'électrochoc, surtout quand on sait qu'une autre espèce de Pic a récemment disparu : le Pic mar, éteint en Suède en 1982. La nécessité est une chose qui rend les choix plus simples et plus clairs. Enrayer le déclin n'offrait peut-être que des perspectives et des objectifs flous, sans savoir précisément à quel moment moins de pics deviendrait trop peu, ni quand stopper ce déclin, à quel niveau et à quel prix, quels compromis accepter. Mais sauver cette espèce de l'extinction alors qu'il ne reste que trois couples relève de l'urgence, avec un critère évident : soit ils sont encore là, soit ils ont disparu. Une question de vie ou de mort qui explique la popularité et la fascination que suscitent les récits de redécouverte ou de réintroduction d'espèces. Le genre de récits qui ont donné ici naissance à un projet de sauvetage de cette population.

Le Pic à dos blanc a ainsi été désigné comme espèce parapluie (2), un concept en biologie de la conservation selon lequel la protection d'une espèce implique la protection de son habitat et donc, indirectement, de toutes les autres espèces qui y vivent. Dans notre cas, pour protéger le Pic à dos blanc, il est indispensable de protéger les vieilles forêts de feuillus, ce qui entraîne automatiquement la protection des 250 espèces menacées de plantes, mousses, lichens, champignons, vertébrés et d'insectes qui partagent le même habitat. De plus, ce Pic est considéré comme une espèce porte-drapeau (« flagship species » en anglais), car il contribue à sensibiliser le public et à mobiliser des soutiens pour la conservation des vieilles forêts.



Ainsi, en 2002, un programme de renforcement de population a été lancé, une mesure d'urgence pour une situation urgente. J'ai été surpris de découvrir, lors de la préparation de cet article, qu'un programme d'élevage en captivité et de réintroduction est en cours depuis plus de vingt ans. De jeunes pics à dos blanc ont été capturés dans des nids de l'ouest de la Norvège et de la Lettonie (où se trouvent les populations viables), nourris à la main, puis soit installés dans des volières pour se reproduire (une méthode qui a nécessité des années d'essais et d'erreurs, mais qui a finalement porté ses fruits), soit relâchés directement dans la nature, dans un habitat restauré. Une autre stratégie employée durant les cinq premières années consistait à les placer dans les nids d'une autre espèce, le Pic épeiche, afin que ces derniers s'occupent de les élever jusqu'à l'envol. Une méthode qui a fonctionné, mais aucun de ces jeunes n'a ensuite été retrouvé au sein d'un couple reproducteur à l'état sauvage. Étrange. Il y aurait là matière à tout un nouvel article pour tenter d'en deviner les raisons. N'ont-ils pas acquis les codes de communication de leurs congénères ? Étaient-ils des étrangers aux yeux des autres pics à dos blanc ? Ont-ils essayé de s'intégrer, ou étaient-ils plutôt attirés par les pics épeiches, leur famille d'adoption ?

En plus des réintroductions, la restauration des forêts a été mise en place ainsi que des recherches scientifiques afin de mieux comprendre la biologie de ces oiseaux, les caractéristiques précises de leur habitat et les méthodes de gestion forestière qui leurs sont les plus favorables. Du nourrissage a été mis en place sous la forme de branches creuses, remplies d'insectes et attachées aux arbres. Les épicéas ont été coupés pour améliorer le milieu et réduire la présence de prédateurs. Enfin, des bouleaux ont été écorcés (on retire une épaisse bande d'écorce pour tuer l'arbre sans qu'il ne tombe) afin de favoriser le bois mort sur pied et les coléoptères dont se nourrit le Pic.

Au final, le Pic à dos blanc n'a en effet pas disparu de Suède. Vingt-et-un ans après le début du projet, en 2023, on comptait 11 couples nicheurs dans tout le pays. Onze. Cela paraît peu, et c'est le cas. Une progression très lente car reposant sur des processus très lents. Malgré tous ces efforts, la survie de cet oiseau est indissociable des forêts anciennes, et pour qu'une forêt soit ancienne, elle doit vieillir, c'est inévitable. Le temps est la meilleure solution. Recréer en quelques années le travail de plusieurs siècles, aussi simple que cela puisse paraître, est quasiment impossible. On a certes créé du bois mort, mais c'est une question complexe. Ce bois s'est décomposé trop vite, ou n'avait pas la bonne taille ou la bonne diversité de tailles, ou encore ne fournira pas une quantité suffisante de bois mort pour les décennies à venir. Et en abattant ces arbres, il faut veiller à ne pas compromettre la forêt actuelle. On a éliminé les conifères, mais les jeunes pousses font déjà leur apparition. Comme l'a souligné ce chercheur dans la conclusion d'une étude de 2023 évaluant le succès des efforts de conservation : « seule une restauration partielle a été réalisée, […] pour que la restauration soit couronnée de succès, des efforts de conservation continus et répétés sont nécessaires » (3).

Alors, cela en valait-il la peine ? Valait-il la peine d'attendre des décennies de déclin évident pour devoir au final tenter de recréer, à la dernière minute, un écosystème multicentenaire qui était déjà là ? Attendre d'agir par nécessité alors que nous aurions pu agir par désir ? Le désir de vivre au milieu de majestueuses forêts anciennes, aux

côtés du Pic à dos blanc et de toutes les autres espèces qui partagent son parapluie ?

Mais savons-nous seulement d'où viendrait ce désir ? J'en doute souvent.
Pourquoi protéger le Pic ? Parce que c'est une espèce parapluie ; en le protégeant, nous protégeons ce type d'écosystème et toutes les espèces qui y vivent. Pourquoi protéger ces autres espèces ? Parce qu'elles sont essentielles à la santé de cette forêt. Pourquoi protéger ces forêts anciennes ? Parce qu'elles abritent des espèces menacées comme le Pic à dos blanc. Alors pourquoi protéger le Pic ?... Cercle vicieux. Chacun de ces éléments perd-il sa valeur au profit d'un autre, sans n'avoir aucune valeur qui lui soit propre ? C'est là la question fondamentale de la conservation, et je vous laisse le soin d'y penser pour aujourd'hui.

En attendant, cette observation restera entre moi et eux (le Pic et la forêt) ; ici, cachés, tandis que je dessine derrière ma longue-vue, les genoux trempés enfoncés dans la tourbe, entouré de silence, d'immobilité troublée uniquement par les mouvements de cette femelle qui saute d'arbre en arbre ; des vieux arbres, des vieux feuillus, sur ce terrain difficile ; espérant pour l'instant rester du bon côté de la négligence, en attendant que la bienveillance et une vraie compréhension de notre besoin de nature sauvage prennent le dessus.



© Adrien BRUN

Bibliographie

(1) Stighäll, K. (2015). Habitat composition and restocking for conservation of the white-backed woodpecker in Sweden. *Örebro Studies in Life Science* 14.

(2) Angeleri, R., Kormann, U.G., Roth, N., Ettwein, A., Pasinelli, G., Arlettaz,R., Lachat, T. (2024). The White-backed Woodpecker (*Dendrocopos leucotos*) as an umbrella species for threatened saproxylic beetle communities in Central European beech forests. *Ecological Indicators*, 167, 112632.

(3) Ekström, AL., Hjälten, J., Löfroth, T. (2023). A decadal study reevals that restoration guided by an umbrella species does not reach target levels. *Journal of Applied Ecology*, 61, 513-525.

Turbulents des ténèbres

Gilbert LACASSIN (g.lacassin@laposte.net)

« *WHOUIIEECHHHH…* ».
Le cri impressionnant de sauvagerie, et difficile à transcrire avec des lettres, provient des fourrés tout près derrière moi…



Ayant fini mon installation, j'étais assis depuis quelques minutes, l'esprit occupé par de nombreuses questions : « *vont-ils venir aujourd'hui ?* » ; « *comment vont-ils réagir ?* » ; « *ne suis-je pas trop proche ?* », etc.

Mais finie la rêverie, je quitte aussitôt mon siège et, courbé en deux, les jambes fléchies, sans chercher à voir en arrière, je vais allumer mes quatre flashes et, prenant mon très simple siège pliant en main, toujours en me faisant le plus petit possible, j'entre dans mon affût : le spectacle va commencer ! En tout cas, c'est ce que j'espère…

Ce cri, qui se voulait de toute évidence dissuasif voire menaçant, provenait d'un Hibou moyen-duc m'indiquant que j'étais trop proche de ses petits et qu'à présent, comme il s'apprêtait à partir en chasse pour les nourrir, il fallait que… je dégage !
Interprétation, certes, mais cependant très probable. Et dire que je ne me doutais pas de sa présence, là, tout proche pendant que je m'affairais à installer mon matériel ; tandis que lui m'observait depuis le début !

Admirable exemple de discrétion et maîtrise du camouflage, chez cette espèce, comme chez bien d'autres...

J'avais découvert quelques jours auparavant et fortuitement dans cette olivaie non entretenue, cette nichée de cinq petits et, constatant que ma présence, à distance respectueuse, ne les effrayait pas lorsque l'un d'entre eux apparaissait sur son reposoir diurne, j'avais déjà pu réaliser quelques clichés en fin d'après-midi.
J'avais aussi installé un perchoir potentiel en accolant une branche morte à peu près à l'horizontale à un olivier, ainsi qu'une caméra qui le surveillait... Or, celle-ci révélant que ce montage fut immédiatement adopté et même très apprécié par les petits venant y quémander et recevoir les appâts apportés par les adultes, je décidais de m'y poster avec mon affût sans tarder, rempli d'espoir d'une magnifique expérience naturaliste !

Encore sous l'émotion du cri aussi sauvage qu'indescriptible qui venait de retentir si proche de moi et sans que je m'y attende le moins du monde, j'observais de l'intérieur de ma cache les abords de cette petite clairière, d'où commençaient à émaner ceux, plaintifs et perçants, des juvéniles qui s'excitaient de plus en plus avec l'avancée de la nuit. Mais le crépuscule en cette période est tenace et j'y voyais assez pour bientôt apercevoir à travers ma petite fenêtre recouverte de tulle, un des petits s'extraire d'un épais buisson d'un vol un peu maladroit pour aller se percher sur un rameau bas d'olivier, très vite suivi d'un second, puis d'un troisième larron.
Et les voici dodelinant de la tête, l'inclinant à droite, à gauche, battant des ailes, se contorsionnant, bientôt rejoints par un quatrième et enfin un cinquième : les cinq frères et sœurs au complet, criant de plus en plus !



Chez moi aussi la tension monte d'un cran lorsque l'un d'eux s'envole droit vers l'affût et... se pose sur le perchoir visé !
J'attends quelques secondes : comment va-t-il réagir ? Puis je déclenche par l'intermédiaire de ma télécommande... une fraction d'instant le jeune hibou, l'olivier, sont inondés d'une lumière crue, mais... il est toujours là ! J'appuie à nouveau sur le déclencheur, il ne s'est pas enfui : bien, très bien !
Je visionne rapidement les deux images : aucun problème, l'exposition est bonne, la netteté impeccable. A peine finie ma vérification que, l'un à la suite de l'autre, deux petits le rejoignent sur le perchoir ; puis un quatrième et enfin le cinquième et dernier qui, faute de place, se perche juste au dessus d'eux dans l'olivier.

Extraordinaire vision que celle de ces cinq créatures dont la tête ronde est piquée de deux étoiles qui brillent, clignotent, s'éteignent parfois pour se rallumer aussitôt ! Mais ici ce n'est point la turbulence atmosphérique qui fait pulser les astres du ciel, mais plutôt une autre agitation, une autre pulsation, celle de la Vie en plein essor, émergée quelques semaines plus tôt de cinq coquilles de calcaire aussi résilientes que fragiles lorsque est venu le moment d'éclater... et moi, placé aux premières loges, à trois mètres de cette scène, juste séparé par un pudique tissu camouflé, je savoure avec délice la chance, le privilège d'être là, au bon endroit, au bon moment !
Mais... voici que ces deux là sont presque collés bec à bec, les yeux dans les yeux : « *Allons les gamins, pas de jeu de vilain, hein !* ». Et l'autre garnement perché plus haut, qui après un petit grognement, saute les serres en avant sur le dos de son copain... : « *Non mais, c'est pas fini ?!* ».

Le temps passe, la nuit à présent bien installée sur les Costières de Nîmes, les cris des petits sont incessants et varient en intensité selon la position de leur tête,



mais je note que l'un d'eux a un timbre plus grave, peut être le premier éclot, plus avancé dans son développement ? Ils changent souvent de place, tour à tour sur le perchoir, les rameaux d'olivier au-dessus, les buissons alentour, voire... sur mon affût ! Sur le petit écran qui reçoit les images de la caméra surveillant le secteur du tronc-perchoir, je vois parfois passer en trombe et dans un silence total, un des adultes une proie dans le bec : Campagnol, Mulot, Oiseau, Lapereau...
Quelle activité harassante que de nourrir ces cinq insatiables !

Lorsque la scène est hors du champ de vision je perçois auditivement l'échange : quand le jeune excité crie plus vite, plus fort à l'arrivée du parent nourricier, bat des ailes pour se saisir de l'offrande, ou lorsque la femelle, le mâle, repartent immédiatement avec un léger froufroutement, un minime déplacement d'air, là juste au dessus de ma toile d'affût. Et ça crie de plus belle, même lorsque le petit, servi, tient son repas au bec ! Puis il se tait enfin - et provisoirement - lorsqu'il avale tout de go le malheureux Campagnol, le Mulot, le Bruant encore tiède...
« *YEUP, YEUP, YEUP*... ! ». L'appel de l'adulte retentit durant de longues minutes dans les buissons alentour. Que dit-il ? Qu'il est éprouvant de chasser à longueur de nuit pour nourrir ces cinq goulus ? Que cette année les campagnols abondent et que les jeunes étant déjà bien rassasiés il est temps de marquer une pause ? « *Allez, arrêtons-nous un instant pour goûter cette douce nuit de mai ; vient me rejoindre ?* »...

En effet, j'ai d'ores et déjà capturé des dizaines d'images et les juvéniles se sont écartés de mon affût et dispersés dans les environs proches, découvrant sans doute la volupté de leurs premiers envols, la liberté et le bonheur indicible que leur procure cette extraordinaire capacité de se



mouvoir avec aisance en suspension et en appui sur l'air.
Il est alors à présent bien tard (ou tôt !) et je me verse une tasse de café ; je n'en ai pourtant nul besoin pour me tenir éveillé, un autre excitant bien plus efficace agit en moi : la passion.

Je remarque que le ciel pâlit sur une large portion au nord-est, en cette deuxième quinzaine de mai nous sommes baignés dans le crépuscule astronomique et nul besoin d'yeux de hiboux pour percevoir les ramures d'oliviers parées des étoiles de Cassiopée. Les petits moyens-ducs semblent un peu lassés d'avoir crié toute la nuit, un calme relatif s'établit et me permet d'entendre le mâle d'Outarde canepetière lancer quelques « *PRETT* » dans le champ voisin, l'Alouette chanter avec exubérance dans les airs, deux œdicnèmes particulièrement bruyants passent en vol bas. Le Rossignol, qui doit maudire ces petits hiboux qui couvre sa voix pourtant forte, en profite pour y aller de sa ritournelle complexe. Un lérot, qui lui aussi ne doit pas apprécier la présence de ces rapaces nocturnes, ose pourtant émettre quelques-uns de ses étranges sons répétitifs. Très loin glapit un renard terminant sa maraude.

Les jeunes reviennent dans mon secteur ; bientôt ils sont deux, puis trois sur le perchoir et deux autres se branchent dans l'Olivier au dessus : c'est le regroupement avant la retraite diurne.

Mes flashes, épuisés par les nombreux déclenchements et leur nuit de veille, ne répondent plus ; tant pis. A présent il fait bien frais dans cette campagne partiellement cultivée et un peu de fatigue tombe sur mes épaules ; mon dos est endolori et mes jambes sont engourdies d'être resté pliées quasi sans bouger toute la nuit sur un simple petit siège en « X ». Il reste un petit qui s'attarde sur le perchoir et grâce à la grande luminosité de mon objectif, je



parviens à faire deux ou trois images en poussant haut la sensibilité de mon appareil et en adoptant un temps de pose lent ; juste avant que le jeune isolé quitte le perchoir pour aller rejoindre ses frères et sœurs, regroupés sur les mêmes supports qu'ils avaient utilisés lors de leur sortie crépusculaire. Et, alors que pendant le nourrissage, ils étaient en compétition pour espérer avoir le meilleur morceau, la plus grosse proie, la plus goûteuse - bien que ce choix appartienne au bout du compte aux parents qui décident quoi donner et à qui le donner - l'instant d'après je les vois s'envoler. Ils entrent alors, l'un après l'autre, dans les mêmes fourrés embroussaillés dont ils s'étaient extraits en soirée, pour aller y dormir - que d'un œil, cela va de soit - réunis encore dans une chaleureuse et sécurisante fraternité.

Je sors de ma cache au petit jour, enivré d'émotions, la tête encore emplie des innombrables piaillements acharnés, des jeux d'ombre et de lumière ; exténué, mais si heureux !
Il me reste à démonter mon affût, ranger mon matériel photo, tout le système complexe d'éclairage et d'observation et rejoindre mon domicile à plusieurs dizaines de kilomètres de là.
Je recommencerai, c'est sûr !
Et j'ai recommencé : en tout huit séances d'affût du crépuscule à l'aube, réparties sur près de trois semaines, pour un total de 66 heures. Les trois dernières sessions n'ayant rien donné, avec les moyens-ducs délaissant mon perchoir pour des secteurs plus lointains ; le début de la dispersion, de l'émancipation, de la liberté et... des dangers.

Les dangers de l'existence, eh oui… Peu de temps après cette série d'affûts j'ai découvert non loin de là un petit tas de plumes, des rémiges mélangées à ce plumage duveteux caractéristique dont l'origine ne laissait aucun doute (plumes



tirées, donc oiseau prédateur normalement). Cette découverte m'a choqué et occasionné beaucoup de tristesse : j'ai beau être naturaliste et bien au fait de la prédation qui s'exerce dans le milieu sauvage, voir réduit à ces restes dérisoires un petit être jadis plein de vie, qui m'avait donné tant de joies, d'amusements, par ses mimiques, son activité débordante, m'a profondément navré.

Nous naturalistes, photographes naturalistes... nous qui sommes au contact du Vivant qui nous émerveille, nous savons que, comme nous, les « autres » éprouvent la joie, le désir de vivre, la peur, la souffrance, n'est-ce pas ? Alors oui, j'aurais bien préféré que le « grand méchant frère » Grand-duc, ou peut être la Buse « virulente » qui fréquentait ce secteur attaquant parfois des lapins, car en plein besoin de nourrir elle aussi, fasse sa prédation plus loin, hors de ma vue, de ma conscience ; et me laisse rêver que ces cinq frères et sœurs aient tous un avenir « durable »...



Les palombes préfèrent les rondes

Jacques PERINO (jacques.perino@laposte.net)

En cette été pluri-caniculaire, quelques très rares parcelles de tournesol ont fait de la résistance , menant à terme leur fructification jusqu'au couronnement final !



A l'occasion de ma mini campagne de prospection du faucon hobereau, voilà plusieurs jours que j'ai repéré ces galettes solaires sacrément entamées.

A qui la faute ?

Notre furieux vent d'Autan n'y est pour rien, la graine encore verte est bien accrochée !

Après avoir soupçonné quelque rongeur aussi acrobate qu'improbable, mon enquête s'orienta vers une E.S.O.D[1] connue pour son appétit pantagruélique et ses populations florissantes. A y regarder de plus près en effet, un bon tiers supérieur de certains pieds ont été dépouillés laissant une empreinte identique, laissant supposer que notre maraudeur s'est attaqué au butin « en passant par le balcon ».

1 ESOD : acronyme pour Espèce Susceptible d'Occasionner des Dégâts.

Un petit coup de jumelles à 360° permettra finalement de repérer les chapardeurs dans leur livrée bleue-rosée se livrer au pillage. Et vas-y que je me pose sur le sommet du capitule, et que je becte[2] méthodiquement, graine après graine, les plus belles des galettes !



Sans doute l'aurez-vous reconnu, le Pigeon ramier (*Columba palumbus*), la bien nommée palombe, déjà à table au moment des semis printaniers (malgré les effaroucheurs « derniers cris » supposés les éloigner[3]) , s'en prend maintenant à la prometteuse récolte !
Je noterai également que pendant leur razzia la distance de fuite des pigeons est supérieure à 150 m. L'arrêté préfectoral autorisant le tir des ramiers jugés « nuisibles » du 1er avril au 31 juillet (voir page suivante) apportera une explication convaincante à cette grande méfiance…

En parcourant les parcelles concernées je constatai que les pillards avaient sélectionné les fleurs les plus…« girondes »



(diamètre > 20 cm), ignorant les autres. Le choix des premières m'a semblé déterminé, non par l'attirance visuelle, mais bien par la capacité du pied à supporter sans fléchir les 400 à 500 grammes du volatile. Sur plusieurs fleurs ainsi entamées j'ai estimé que le prélèvement était de l'ordre de 30 à 40 %.

L'occasion peut être, de s'interroger sur l'intérêt de favoriser – tant par sélection que par fertilisation – des variétés toujours plus productives qui peuvent au bout du compte contribuer à l'essor d'espèces opportunistes… qui « mangeront » le bénéfice espéré !



2 Ne pas confondre « becter » et (se) « bécoter », ces deux plaisirs bien connus et appréciés de nos colombidés…entre autres.

3 Au printemps dernier j'ai observé que le Canon effaroucheur mécanique BAZOOKA DBS-MC à gaz propane de chez Volgeur annoncé pour protéger de 4 à 6 hectares de semis ne semblait guère impressionner nos palombes, qui après chaque explosion effectuaient un petit saut sur place… avant de se remettre à table !

PRÉFET
DE LA HAUTE-
GARONNE
Liberté
Égalité
Fraternité

Direction départemental des territoire

Arrêté classant le pigeon ramier, espèce susceptible d'occasionner des dégâts (ESOD), pour la protection des cultures, dans certaines communes du département de la Haute-Garonne et définissant les périodes et les modalités de sa destruction pour la période du 1er avril 31 juillet 2026

Le préfet de la région Occitanie,
préfet de la Haute-Garonne,
Officier de la Légion d'honneur,
Commandeur de l'ordre national du Mérite,

Vu le Code de l'environnement, notamment les articles L. 427-8 et R. 427-6 à R. 427-25 ;

Vu l'arrêté ministériel du 3 avril 2012 pris pour l'application de l'article R.427-6 du Code de l'environnement et fixant la liste, les périodes et les modalités de destruction des animaux d'espèces pouvant être classées susceptibles d'occasionner des dégâts par arrêté du préfet ;

Vu la circulaire du 26 mars 2012 relative à des modifications du Code de l'environnement et à la procédure de classement des espèces susceptibles d'occasionner des dégâts ;

Vu la demande du président de la chambre d'agriculture pour le classement du pigeon ramier comme espèce susceptible d'occasionner des dégâts aux cultures sur une partie du département du 1er avril au 31 juillet 2026 ;

Vu le bilan de la consultation du public réalisée du 11 mais au 1er avril 2026 ;

Vu l'avis de la commission départementale de la chasse et de la faune sauvage consultée dans sa formation spécialisée ESOD du 11 au 21 mars 2026 ;

Considérant les risques de dégâts en période sensible (semis de printemps de cultures protéagineuses et oléagineuses) et l'intérêt de la prévention de dommages importants aux activités agricoles ;

Considérant les résultats des études de l'impact des pigeons ramiers sur les cultures d'oléagineux et de protéagineux ;

Considérant que les méthodes alternatives à la régulation par tir des pigeons ramiers ne donnent pas de résultat satisfaisant et que l'utilisation de canons à gaz a généré de nombreuses plaintes de riverains ;

Considérant que les actions des louvetiers de la Haute-Garonne sollicités pour des opérations de régulation des pigeons ramiers sur les cultures de tournesol et soja ne suffisent pas à endiguer le phénomène dans la période critique pour ces cultures ;

Considérant la mise en place de la démarche simplifiée disponible sur le site Internet de la préfecture, à destination des agriculteurs et fermiers, leur permettant de solliciter une autorisation préfectorale pour autoriser la destruction des pigeons ramiers sur leurs cultures ;

Sur proposition du chef de pôle forêt, chasse et milieux naturels de la DDT de la Haute-Garonne ;

Service environnement, eau et forêt,
1, place Saint-Étienne
31038 TOULOUSE CEDEX 9
Tél. : 05 34 45 34 45
Site internet : www.haute-garonne.gouv.fr

Arrête :

Art. 1er. : Le pigeon ramier est classé espèce susceptible d'occasionner des dégâts dans le département de la Haute-Garonne du 1er avril au 31 juillet 2026, sur le territoire de la Haute-Garonne à l'exclusion des cantons de Bagnères-de-Luchon et de Saint-Gaudens.

Art. 2. : Le pigeon ramier peut être détruit à tir sur autorisation préfectorale individuelle délivrée sur demande motivée via la démarche simplifiée disponible sur le site Internet de la préfecture de la Haute-Garonne : https://www.haute-garonne.gouv.fr/Actions-de-l-Etat/Environnement-eau-biodiversite-et-foret/Chasse-et-Peche/Chasse/Les-degats-de-gibier-et-les-Especes-Susceptibles-d-Occasionner-des-Degats-ESOD/Les-Especes-Susceptibles-d-Occasioner-des-Degats-ESOD/ESOD

Art. 3. : La destruction à tir du pigeon ramier est autorisée uniquement à l'aplomb ou en direction des cultures de tournesol, soja et pois. Les tireurs sont autorisés à se poster dans les 10 mètres autour des terrains concernés. Les tirs s'effectuent à poste fixe matérialisé de main d'homme. Le tir dans les nids est interdit.

Art. 4. : À l'issue des opérations de destruction, un compte rendu est adressé par le demandeur pour chaque autorisation délivrée, via la démarche simplifiée accessible sur le site de la préfecture : https://www.haute-garonne.gouv.fr/Actions-de-l-Etat/Environnement-eau-biodiversite-et-foret/Chasse-et-Peche/Chasse/Les-degats-de-gibier-et-les-Especes-Susceptibles-d-Occasionner-des-Degats-ESOD/Les-Especes-Susceptibles-d-Occasioner-des-Degats-ESOD/ESOD

Art. 5. : Le présent arrêté peut faire l'objet d'un recours contentieux devant le tribunal administratif dans un délai de deux mois suivant sa notification, soit par courrier, soit par l'application informatique télé-recours accessible sur le site **« http://www.telerecours.fr ».** Dans ce même délai, un recours gracieux peut être présenté à l'auteur de la décision. Dans ce cas, le recours contentieux peut alors être introduit dans les deux mois suivant la réponse. Le silence gardé pendant les deux mois suivant le recours gracieux emporte rejet de cette demande.

Art. 6. : Le secrétaire général de la préfecture de la Haute-Garonne, le directeur départemental des territoires de la Haute-Garonne par intérim, le directeur interdépartemental de la police nationale, le général de brigade commandant la région de gendarmerie d'Occitanie, commandant le groupement de gendarmerie départementale de la Haute-Garonne, le chef du service départemental de l'Office français de la biodiversité de la Haute-Garonne, ainsi que toutes les personnes habilitées à constater les infractions en matière de police de la chasse sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté qui est affiché dans toutes les communes, par les soins des maires, dont une copie est adressée au président de la fédération départementale des chasseurs de la Haute-Garonne et dont un extrait est publié au recueil des actes administratifs de la préfecture de la Haute-Garonne.

Fait à Toulouse le 2 avril 2026

Pour le préfet et par délégation
Le chef service environnement,
eau et forêt

Benoît JEAN



Prendre l'ombre pour la proie[1]

Jacques PERINO (jacques.perino@laposte.net)

C'est dans le village catalan d'Estavar, sur le plateau cerdan, à deux pas de l'enclave espagnole de Llivia, que Thomas aperçoit depuis la fenêtre de sa maison, un Milan royal (*Milvus milvus*) en maraude , lorsque soudain, ce dernier effectue un piqué devant son pas de porte.





Le rapace repart bredouille.
Notre observateur, habitué à voir les milans rôder dans la campagne environnante, voire au cœur du bourg, en conclut que le rapace a manqué sa cible ! Mais voilà que quelques instants plus tard le milan retente sa chance au même endroit, sans plus de succès ?

Thomas qui a pu suivre ce deuxième acte avec attention se demande bien ce qui a pu susciter ces deux attaques infructueuses. Ne voyant toujours pas de trace de proie potentielle, il serait tenté de conclure à la maladresse d'un prédateur en manque de réussite…
A moins que ?

1 Ne pas confondre avec l'expression « lâcher la proie pour l'ombre » qui signifie renoncer à ce que l'on possède déjà (la proie) pour poursuivre un objectif incertain ou trompeur (l'ombre). Source : expression.fr.

Par cet après midi ensoleillé, il observe alors qu'une légère brise fait voleter un ruban de chantier rouge et blanc qu'il a accroché à son balcon afin d'éviter que les camions ne passent trop près de ce dernier !
L'ombre portée de la Rubalise qui flotte au vent se projette au sol, ressemblant à s'y méprendre à un reptile en mouvement, figurant alors une proie potentielle pour notre milan royal[2].

2 Les reptiles (majoritairement des lézards) figurent en effet de façon très occasionnelle au menu du Milan royal connu pour son grand opportunisme.

Tel est pris qui croyait prendre ! En dépit de sa vue perçante, le milan n'a pas échappé au mirage, dupé à deux reprises par l'ombre trompeuse d'un bout de plastique, certes animé de main de maître par Eole !

Les fauconniers témoigneraient de situations similaires où, après que le chasseur ait lancé son oiseau sur une proie, le rapace prenne en chasse, en vain, l'ombre projetée au sol par l'oiseau qu'il devait capturer !

Je remercie vivement Thomas ALABERT de m'avoir fait part de cette observation insolite.



© Jean-François DESMET

Loup partagé

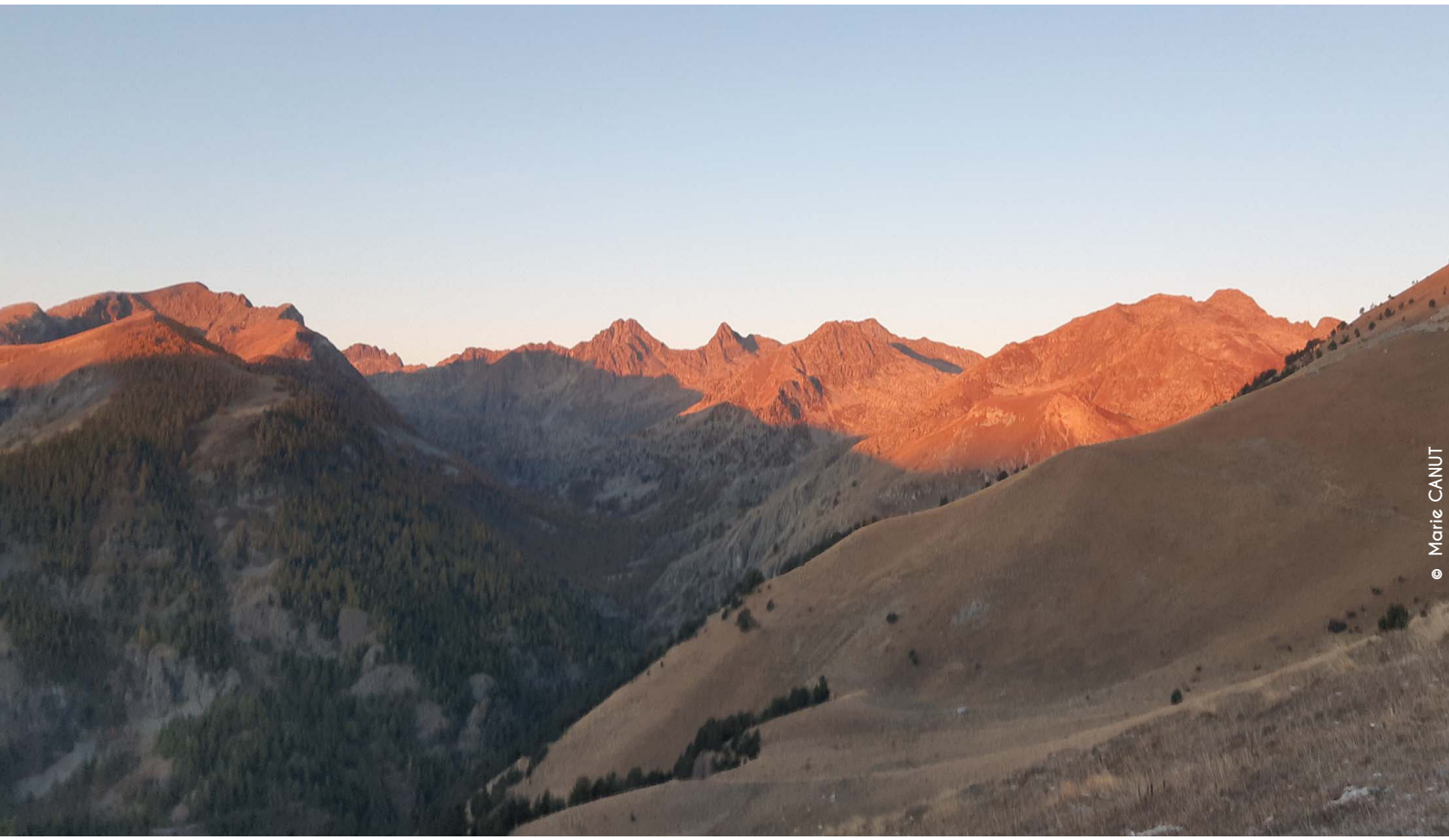
Marie CANUT (marie.canut31@gmail.com)

Nous sommes mi-octobre 2025, en haute Roya, tout près de la frontière italienne.

Au loin, les sommets granitiques acérés, dépassant pour certains les 3 000 mètres, dessinent cette frontière « naturelle », pourtant mouvante depuis des siècles pour les humains.

Difficile à franchir pour eux, elle ne l'est pas pour les animaux, qui en connaissent tous les passages.

L'été fait de la résistance. Pas une trace de neige sur les hauteurs et, malgré quelques gelées nocturnes, les températures restent anormalement élevées en journée pour la saison.



© Marie CANUT

Aujourd'hui nous comptons les chamois en partenariat entre Parc national et chasseurs locaux. Malgré les plus de 45 ans écoulés depuis la création du Parc les vieilles histoires et querelles ont la dent dure.
Mon collègue et moi, trop jeunes pour avoir connu la fameuse mise en protection du cœur du Mercantour, partons accompagnés de deux chasseurs qui eux, n'en ont rien oublié.

Notre secteur est idyllique, un sentier en balcon qui parcourt un très grand adret herbeux qui constitue une zone d'hivernage privilégiée pour les chamois et les bouquetins. Malgré les températures élevées pour la saison les mâles sont parés de leur robe hivernale brun profond, et se préparent au rut qui battra son plein dans quelques semaines. Ils nous gratifient de quelques belles courses folles. Les femelles pour l'instant totalement indifférentes broutent accompagnées de leurs petits.
Avec l'observation des chamois nombreux et les échanges qui en résultent l'ambiance est détendue. L'entente est cordiale, chacun passe un moment agréable et respecte les points de vue de l'autre ; il semblerait finalement que de l'eau ait coulé sous les ponts ! Je suis une grande optimiste, la montagne et les bêtes finissent toujours par rassembler.

Nous arrivons au bout de notre secteur, à la frontière italienne, partageons un casse-croûte et parlons de … chamois ! Nous en avons compté 99, un joli résultat.
Connaissant bien le secteur, je les ai trouvés assez alertes et farouches, eux qui sont habituellement plutôt placides dans cette zone où ils savent que l'humain n'est pas un danger. Lors d'opérations précédentes, on a pu en compter plus du double. Je mets cela sur le compte de la météo qui


© Marie CANUT

modifie les comportements encore plus en montagne.

Nous repartons à la descente, par un vallon étroit et très sauvage. Après seulement quelques centaines de mètres, un animal file à une trentaine de mètres en contrebas.
Il nous faut quelques secondes pour réaliser : c'est un Loup !
Il emporte les restes d'un chamois fraîchement prédaté. Nous l'observons transporter cette carcasse, suivi de près par deux grands corbeaux en vol. Après avoir parcouru une cinquantaine de mètres, il le dépose à côté d'un gros bloc et reprend son repas en nous surveillant entre chaque bouchée. Les grands corbeaux attendent patiemment sur le bloc de pouvoir grapiller les restes.
Tout se fige. Le vallon est silencieux, la température douce. La lumière dorée d'octobre révèle les chaudes couleurs automnales de la lande, parfaitement accordées au pelage du loup. S'il n'avait pas bougé nous n'avions presque aucune chance de le repérer. Nous nous installons confortablement dans l'herbe jaune et profitons de ce moment privilégié durant de longues minutes avant de décider de repartir et de le laisser terminer tranquillement son repas.

Observer un loup demeure quelque chose de spécial. Ce sont des moments rares où je suis toujours frappée par deux impressions contraires. D'un côté, la banalité de ce grand chien dégingandé, haut sur pattes, qui n'a rien de la bête féroce et imposante que l'on imagine. De l'autre, la puissance qui se dégage de cet animal qui se fond dans le paysage, transporte ses proies et se déplace avec la facilité propre aux animaux sauvages qui habitent les lieux.



Je suis particulièrement heureuse de partager cette observation avec mon collègue. C'est « son premier loup ». Il est ravi et je pense qu'il mesure sa chance.
Voir un loup c'est déjà quelque chose, pouvoir l'observer longuement c'est plus rare, plus précieux, cela permet de s'imprégner du moment, une tranche de vie sauvage dont on se souviendra toute sa vie. Je crois que c'est ce qui m'a le plus touchée lors de cet instant, le bonheur de partager un souvenir pour toujours.

Je ne me prononcerai pas sur les sentiments qui ont traversés les chasseurs.
Le loup avait pris un beau chamois adulte. Ainsi va la vie sauvage, il en a besoin pour survivre. Pourtant, accepter que cette part du vivant nous échappe, accepter que cette montagne ne soit pas seulement la nôtre et qu'il nous faille la partager avec tous les autres vivants reste difficile pour les humains.

Vidéos à télécharger

Vidéo 1 : le loup transporte sa proie ; 18 octobre 2025.
https://www.plume-de-naturalistes.fr/wp-content/uploads/2026/11/Loup-1_20251018-WA0010.mp4
© Marin MALVEZIN

Vidéo 2 : le loup consomme sa proie ; 18 octobre 2025.
https://www.plume-de-naturalistes.fr/wp-content/uploads/2026/11/Loup-2_20251018-WA0011.mp4
© Marin MALVEZIN


© Marin MALVEZIN

